

IMPACT

OCEAN ■ EARTH ■ HUMANITY



#10



ENVIRONMENTAL
PHOTOGRAPHY AWARD
PRINCE ALBERT II OF
MONACO FOUNDATION

ÉDITION 2026

OUVERTURE DES INSCRIPTIONS

DU 2 SEPTEMBRE AU 2 NOVEMBRE 2025

fpa2photoaward.org

PRÉSENTÉ PAR



EN PARTENARIAT AVEC





L'ART EST UN VERBE D'ACTION

L'art, comme la mer, n'est jamais statique. Il émeut, déstabilise, provoque, nous invitant à regarder différemment, à ressentir plus profondément, à imaginer de nouvelles façons de coexister dans un monde fracturé. Quand j'ai créé TBA21 il y a plus de vingt ans, c'était avec la conviction que l'art, loin de se résumer à collectionner, consiste à manifester le changement. Au contact d'artistes extraordinaires, j'ai observé combien leurs quêtes, telles des rivières convergeant vers la mer, tissent des récits inédits, bien au-delà de silos de connaissances rigides.

Aujourd'hui, face à l'effondrement écologique, à l'érosion démocratique et à la fragmentation sociale, il n'a jamais été aussi urgent de voir les artistes jouer pleinement leur rôle de visionnaires et de gardiens de l'imagination. C'est pourquoi TBA21 compte trois refuges : à Madrid, au Musée national Thyssen-Bornemisza ; en Jamaïque, via les projets communautaires et de conservation déployés par la Alligator Head Foundation ; et à Venise, à l'Ocean Space, pour lequel l'église San Lorenzo a été restaurée pour devenir non un musée mais un espace civique consacré à l'Océan, entre art, science et responsabilité collective.

Nos engagements sont tangibles : régénérer les récifs coralliens, soutenir la recherche marine en Jamaïque, assumer notre rôle unique au sein de la International Seabed Authority, mener des actions de plaidoyer internationales partout où l'art se pose non pas en ornement mais comme une infrastructure propice au changement. Entre autres.

Pour moi, l'art n'a jamais été simple affaire d'esthétique ; c'est une question d'éthique. C'est une pratique civique ancrée dans la solidarité, dans l'attention aux autres et dans une imagination radicale. Affirmer que l'art est un verbe d'action, c'est croire en sa capacité à nous mettre en mouvement – en nous sensibilisant, en suscitant notre empathie et en nous poussant à agir. En ces temps de crise planétaire, cette mise en mouvement n'est plus une option; c'est un impératif moral.

Francesca Thyssen-Bornemisza

IMPACT

#10

Ce magazine semestriel
est édité par la



**FONDATION
PRINCE ALBERT II
DE MONACO**

Villa Girasole
16, boulevard de Suisse
MC 98000 Monaco
Tél. : +377 98 98 44 44
www.fpa2.org
contact@fpa2.org



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Olivier Wenden
Vice-président et CEO

COORDINATION ÉDITORIALE

Nadège Massé
Directrice de la communication

Céline Vacquier-Bekkari
Responsable communication

RÉDACTION

Dossier : Caroline Audibert

Articles : Caroline Audibert,
Nadège Massé,
Céline Vacquier-Bekkari

TRADUCTION

Kate Bignold, Laurence Cuzzolin

COUVERTURE

© Pietro Formis

CRÉDIT PHOTO

SAUF MENTION SPÉCIALE

Adobe Stock, Pexels

CONCEPTION GRAPHIQUE

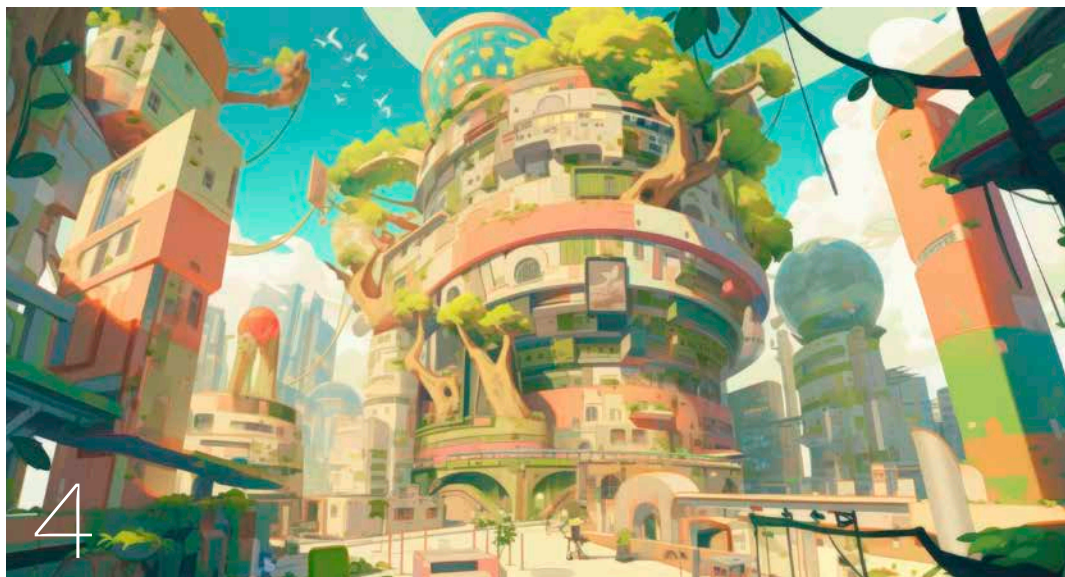
www.federall.net

Imprimé en Principauté par
Graphic Service,
certifié Imprim'vert, PEFC, FSC

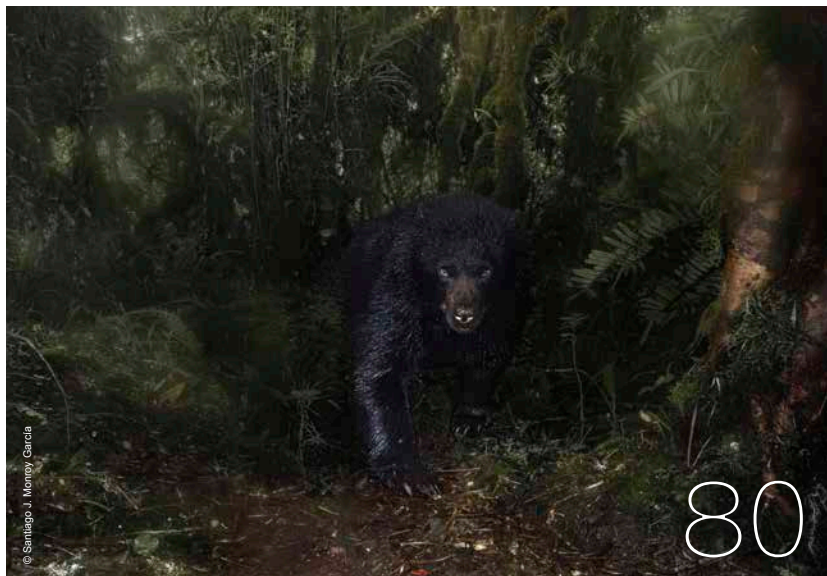


Toute reproduction du contenu éditorial
du magazine IMPACT, qu'il s'agisse de
textes ou de photographies, par quelque
procédé que ce soit, sans l'autorisation
préalable de la Fondation Prince Albert II de
Monaco, est interdite et constitue un acte
de contrefaçon en vertu de la loi n°491 du
24 novembre 1948. Tout litige de quelque
nature que ce soit engagé par ou contre
IMPACT relèvera, à défaut d'un règlement
amiable, de la compétence exclusive des
juridictions monégasques.

Magazine gratuit
Dépôt légal : septembre 2025
ISSN : 2709-2127



60



SOMMAIRE

46

1 ÉDITO

Francesca Thyssen-Bornemisza

4 DOSSIER : BIENVENUE EN 2050

Redéployer les imaginaires

La prospective poétique face à l'automne de notre civilisation

Entretien avec Mathieu Baudin

Hacker les imaginaires dominants

Entretien avec Yasmina Auburtin-Mezaoui

Cosmographie : réinventons nos récits du monde

Entretien avec Maxime Blondeau

2050 vu par Olivier Hamant : place à l'ère de la robustesse

Passer à l'acte

Créer un écosystème du changement ici et maintenant

Entretien avec Santiago Lefebvre

Chiche, on change le monde

Entretien avec Hélène Binet

46 RETOUR D'EXPÉDITION

Un été en mer : résidence d'écriture au cœur
du Sanctuaire Pelagos

Entretiens avec Olivier Weber et Simonetta Greggio

60 SUR LE TERRAIN

Tortues de mer à São Tomé :
un programme de conservation communautaire

Rencontre avec Betânia Ferreira-Airaud

70 NOUVELLES GÉNÉRATIONS

Promotion Re.Generation 2025 :
une nouvelle vague de leaders engagés

80 PRIX DE PHOTOGRAPHIE ENVIRONNEMENTALE

Célébrer l'engagement environnemental

Rencontre avec Angel Fitor



70



BIENVENUE



EN 2050

Vingt-cinq ans nous séparent de 2050, devenu l'horizon symbolique de nos projections collectives. Nous voici aux portes d'une mutation sociétale tandis que les signaux d'alarme se multiplient autour du globe, témoignant d'une ère de l'épuisement.

Cependant, pointent les prémices d'une renaissance. Jamais l'humanité n'a disposé d'autant de connaissances et d'outils d'innovation. Jamais les jeunes générations n'ont été aussi mobilisées. Dans les laboratoires, les mouvements citoyens, dans les campagnes comme dans les métropoles, s'inventent déjà d'autres possibles pour demain.

L'enjeu n'est pas de savoir si nous survivrons à 2050, mais comment nous y vivrons. Serons-nous devenus des citoyens respectueux d'une planète vivante ? Quelles valeurs nous auront guidés ? Sur quoi aurons-nous cédé ? Quels équilibres aurons-nous réinventés ?

À quelques encablures du présent, un avenir se façonne. Nos actions individuelles et collectives n'y sont pas étrangères. Elles naissent de nos imaginaires, de nos audaces, de nos analyses lucides, de notre capacité à anticiper, à innover, à nous adapter.

Nous avons voulu donner la parole à celles et ceux qui, par leur expertise, leur engagement, leur vision, contribuent déjà à dessiner les contours de ce monde d'après. Ce dossier n'est ni un exercice de futurologie, ni un catalogue de solutions miracles. Nous proposons plutôt une invitation au voyage, une exploration des possibles, un questionnement sur les voies que nous pourrions emprunter. Car si l'avenir reste incertain, une chose est sûre : il sera ce que nous en ferons. Et le voyage commence maintenant.



1 REDÉPLOYER LES *IMAGINAIRES*

NOUVEL ENGRENAGE DANS LA FABRIQUE DES IMAGINAIRES ?

Des dizaines d'heures par semaine devant un écran, un marketing omniprésent, des algorithmes façonnant nos désirs, des IA génératives se substituant à notre pensée... Nos vies occidentales deviendraient-elles insidieusement le reflet de la Silicon Valley et du CAC 40, d'un récit dominant colonisant nos imaginaires ?

Serait-il «plus facile d'imaginer la fin du monde que celle du capitalisme» ? Cette formule citée par le philosophe britannique Mark Fisher résume notre impasse : le capitalisme comme «barrière invisible»¹. Or ce verrouillage mental nous empêche de proposer un modèle de société différent. Pour Mark Fisher et bien d'autres gardiens du sens critique, briser ce carcan de l'imaginaire représente l'enjeu intellectuel et politique

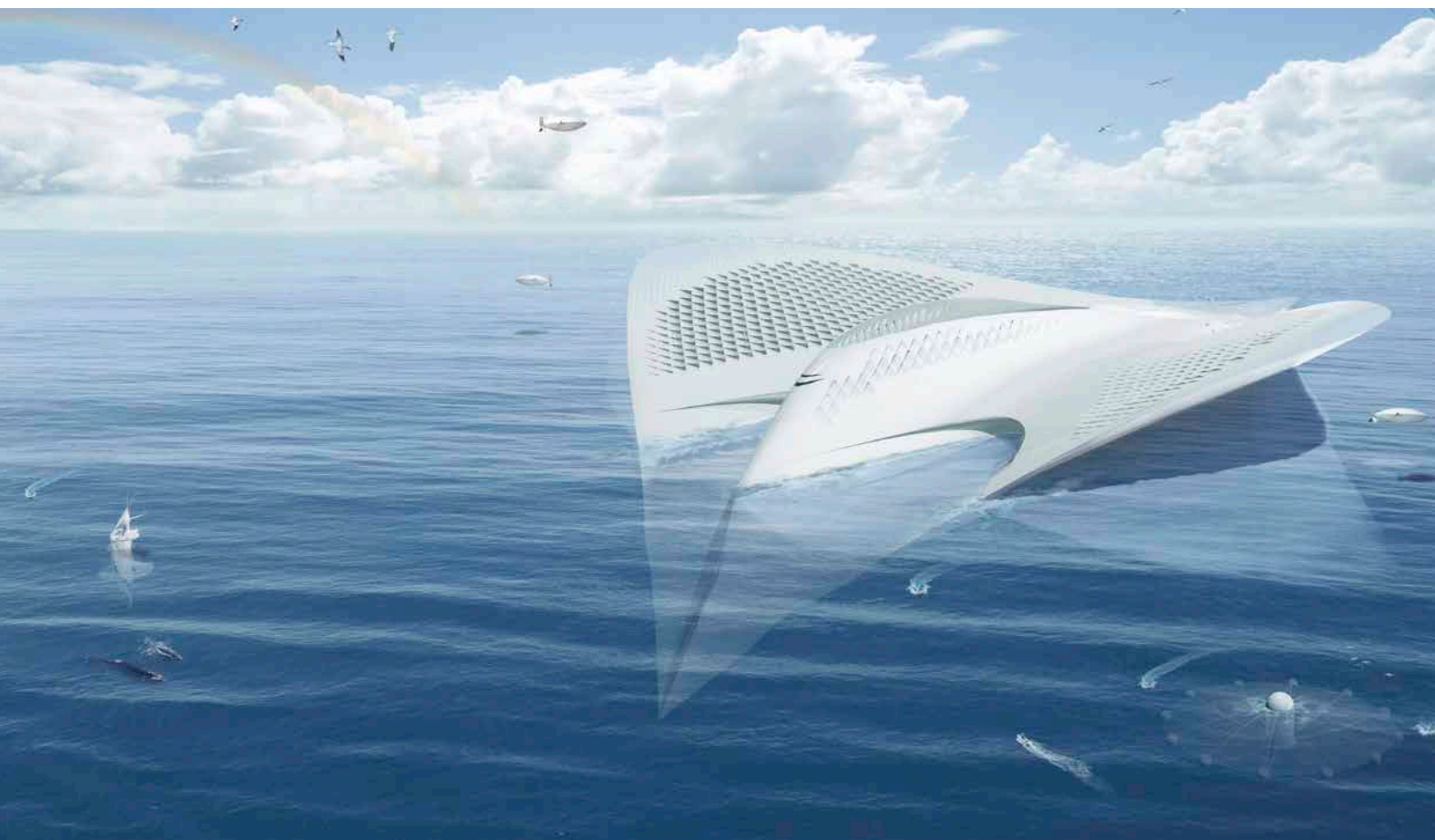
majeur de notre époque. Car comment transformer un système qu'on ne peut même pas imaginer autrement ?

Les rapports scientifiques s'accumulent, les technologies vertes se développent, les politiques publiques esquissent des engagements mais le changement tarde à s'opérer à l'échelle nécessaire. Comment mobiliser huit milliards d'êtres humains pour pallier l'urgence écologique ? Et si la clé résidait dans le réveil d'une faculté fondatrice des sociétés, à savoir l'imagination ?

LE POUVOIR DES RÉCITS

Le ciment invisible de nos civilisations, et ce depuis des millénaires, serait fait de récits partagés, constate notamment Yuval Noah Harari. L'historien et auteur du best-seller mondial *Sapiens* place au centre des sociétés la capacité humaine à coopérer grâce à des

| *Projet de l'architecte Jacques Rougerie : université flottante internationale consacrée à l'océanographie, inspirée du biomimétisme et dénommée La Cité des Mériens.*



- ¹ Mark Fisher, *Le Réalisme capitaliste*, Entremonde, 2018.
- ² Naomi Klein, *Tout peut changer : capitalisme et changement climatique*, Actes Sud, 2015.
- ³ ADEME, *Mobiliser la société à travers le prisme de l'imaginaire*, 2024.
- ⁴ Selon le média des professionnels du digital BDM, 2025.
- ⁵ Propos recueillis par Apolline Guillot pour Philonomist, *Ce sont les marques qui façonnent notre imaginaire collectif*, 2023.
- ⁶ Dominique Bourg et Kerry Whiteside, *Vers une démocratie écologique*, Seuil, 2010.
- ⁷ Cynthia Fleury, Antoine Fenoglio, *Ce qui ne peut être volé. Charte du Verstoehlen*, Tracts Gallimard, 2022.



© Créations Jacques Rougerie

fictionnelles communes, cette «toile de sens intersubjective». Ces mythes fondateurs, qui ont façonné les sociétés humaines, se sont mués en un récit qui conduit à une impasse : l'habitabilité de la planète mise en péril.

Et à l'ère du numérique, cette fabrique des imaginaires s'intensifie. Plus que jamais, comprendre le pouvoir des histoires devient crucial pour décrypter – et peut-être transformer – nos sociétés. Comment changer de récit ? Que peut l'imagination face à ce défi pressant ?

CHANGER NOS REPRÉSENTATIONS

«Il y a quelque chose qui s'est cassé dans le muscle de l'imaginaire concernant le futur», avance l'historien et prospectiviste Mathieu Baudin. «Le changement climatique est un échec de l'imagination» assène l'écrivaine Naomi Klein². Dès lors, comment se démarquer des récits dominants ? Comment renouer avec une imagination créatrice – que le philosophe Nietzsche, dans un ^{xix}^e siècle crépusculaire rivié aux promesses du progrès, appelait déjà de ses vœux ?

Commençons par repérer la mainmise invisible du récit extractiviste et consumériste sur nos représentations, nos comportements et nos désirs. Détail qui donne à lui seul la température d'un corps social : nombre d'entre nous connaissent mieux les slogans de grandes marques que les chants d'oiseau, souligne Jules Colé dans son rapport de l'ADEME³. L'investissement dans le marketing surpasse largement celui placé dans l'économie circulaire. Depuis Guy Debord et sa «société du spectacle», nombre de philosophes et sociologues ont alerté sur cette question des imaginaires carencés, d'autant plus marquée à l'heure de l'essor de secteurs tels que celui des jeux vidéo (plus de 3 milliards de joueurs recensés⁴). «Ce sont d'abord les marques qui façonnent notre imaginaire collectif», observe l'essayiste Raphaël Llorca⁵. Et ce jusque dans des parties improbables de notre psyché et du monde.

Comment faire émerger des récits différents et devenir des «imaginacteurs» participant au façonnement de nouvelles représentations collectives qui prennent soin des relations au vivant et intègrent les enjeux planétaires ? Un nouveau contrat social peut-il émerger de cet effort individuel et collectif de ressaisissement ?

CONCEVOIR LE FUTUR

Le chercheur Daniel Kaplan, co-fondateur du réseau mondial Université de la Pluralité, identifie notamment deux grands imaginaires du futur qui peuvent ralentir les efforts de transition : celui des limites à dépasser (technoscience) et celui des limites à intégrer (écologie). C'est dans ce second courant qu'émergent des visions renouvelées.

Une fabrique du futur est à l'œuvre. Des architectes imaginent des cités végétalisées (Luc Schuiten) ou mérielles (Jacques Rougerie). Les travaux de prospective se multiplient, tout comme les observatoires du futur, alliances et collectifs, ateliers immersifs, assemblées citoyennes, projets pilotes des transitions... Certains sont au stade expérimental, d'autres se déploient et font déjà bouger les lignes d'une société en mal de perspective, fécondant certains territoires et laissant présager des modèles sociétaux différents, coconstruits, souvent désirables, plus en phase avec les enjeux d'atténuation comme d'adaptation.

Le carburant de cette fabrique ne sont autres que les récits créatifs. Qui les produit ? L'enquête de l'ADEME identifie treize catégories d'imaginacteurs, tous susceptibles d'influencer nos représentations collectives. Des intellectuels aux artistes, des créateurs de contenus aux politiques, en passant par les scientifiques et les citoyens eux-mêmes, tous peuvent jouer un rôle décisif dans des segments sociétaux différents.

Parmi eux, les penseurs préparent le terreau des imaginaires, identifient les cassures, comme le bouleversement du rapport au temps et à l'espace logé dans l'expérience de la finitude planétaire propre à la post-modernité : «Les problèmes écologiques nous font passer au monde de la biosphère, à nouveau clos et resserré, caractérisé par un allongement du temps de l'action», analysent Dominique Bourg et Kerry Whiteside⁶. La philosophe et psychanalyste Cynthia Fleury conceptualise un nouveau paradigme social et planétaire à travers la Charte du Verstoehlen⁷ ou le concept du «care», du soin. D'autres penseurs (David Abram, Bruno Latour, Michel Serres, Elisabeth Kolbert, Baptiste Morizot, Vinciane Despret...) ont caractérisé une série de glissements qui augure un autre rapport au vivant.

Les artistes jouent en outre un rôle crucial, créant des formes à haute teneur émotionnelle capables de véhiculer des mondes, voire les ferment d'un changement civilisationnel. Richard Powers imagine une symbiose entre humains et arbres dans *L'Arbre Monde*, Alain Damasio crée ses «furtifs» métabolisant le vivant, Laure Limongi fait émerger de nouveaux langages hybridés avec les cétacés et les crustacés, Tomás Saraceno crée des toiles arachnéennes sursensibles. «Les artistes sont les leaders culturels : ils ont le pouvoir magique d'ensemencer l'imaginaire», résume Magali Payen d'Imagine 2050.

IMAGINAIRE DE LA RELIANCE CONTRE IMAGINAIRE DU DÉSASTRE

«Faut-il attendre une catastrophe pour se remettre en question ?», s'interroge l'un des participants d'un projet de recherche lancé en 2019 par le Parc national de Port-Cros. Après avoir établi un diagnostic reflétant les risques de montée des eaux (un mètre d'ici 2050) et d'incendie, ou l'impact grandissant du tourisme de masse, une soixantaine d'habitants ont imaginé l'avenir de leur île. Sous la houlette de Charlotte Michel, coordinatrice de CAP 2050, les Porquerolles ont dégagé trois scénarios : une île-bunker, un laboratoire biotechnologique high-tech, une transition basée sur l'adaptation. Or ces visions ont déjà débouché sur des actions concrètes : scierie mobile, moulin à huile partagé, troupeau d'ânes contre les incendies, observatoires citoyens du littoral...

Ce modèle de résilience territoriale moulé autour du futur pourrait bien inspirer d'autres îles vulnérables face aux défis actuels.

De même, lors du Green Shift Festival 2025 organisé par la Fondation Prince Albert II de Monaco, une expérience prospectiviste a permis d'imaginer un 2050 où les crises sont devenues des bascules positives. Ces récits porteurs d'un imaginaire de la reliance (reconnaissance des droits du vivant dans la Constitution, mouvement citoyen mondial pour l'interdiction des pesticides...) donnent des raisons d'espérer et d'agir maintenant.

À QUAND LE POINT DE BASCULE ?

Reste la question de savoir à partir de quand les nouveaux récits redéfiniront les termes du contrat social et planétaire. «C'est seulement lorsqu'une masse critique de citoyens adhèrera à des récits en phase avec les enjeux globaux que nous pourrions espérer un point de bascule de la société», souligne le rapport de l'ADEME. Comme le résume le sociologue Erwan Lecœur : «Les batailles culturelles précèdent toujours les batailles politiques, d'où l'importance de se saisir du levier de la culture et de l'imaginaire si l'on veut engager des transformations écologiques au sein de nos sociétés».

L'horizon 2050 naît d'abord dans notre regard, prend corps avec des histoires qui donnent envie d'agir.

65%

des participants reconnaissent
les bénéfices de la fiction pour
sensibiliser à l'environnement

(Source : Étude « Des Récits et des Actes »,
Place to B/ADEME/BVA, 2022)

93%

des Français remettent en cause
le modèle de consommation actuel

(Source : Baromètre GreenFlex-ADEME, cité dans
le rapport Mobiliser la société à travers le prisme
de l'imaginaire, ADEME, 2024)



Hors champs, un cabinet de curiosités où se côtoient un sac Magellan en cuir de champignon, une doxa room qui signale les mots piégés, un traducteur de sentients et une plantoïde augmentée... Ces objets atypiques entourent l'historien, prospectiviste et directeur de l'Institut des Futurs souhaitables **Mathieu Baudin**, qui explore les chemins de la prospective. Entre philosophie de l'action et poésie opérative, il dessine les contours d'une métamorphose civilisationnelle nécessaire. Son institut a déjà formé 2 000 personnes, «conspirateurs positifs» qui ont commencé à changer le monde.

LA PROSPECTIVE POÉTIQUE FACE À L'AUTOMNE DE NOTRE CIVILISATION

La prospective a été formalisée dans les années 1950. Comment vous inscrivez-vous dans ce courant de pensée ?

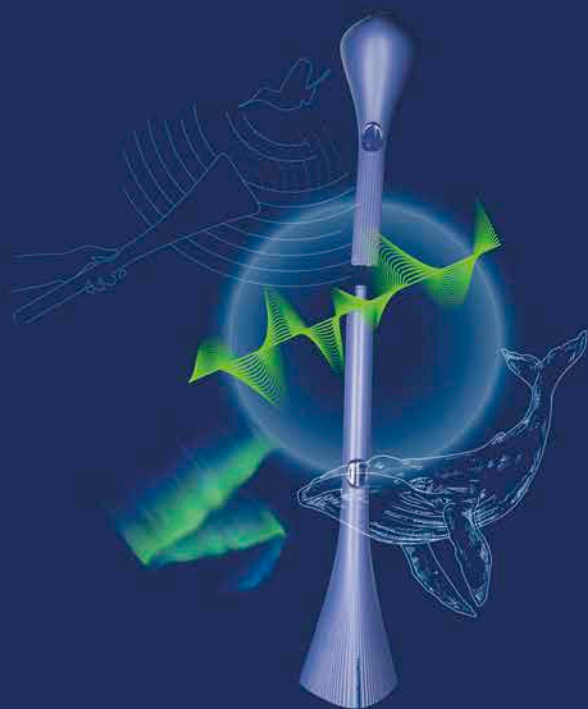
Je m'inscris dans la continuité de la pensée de Gaston Berger et de sa philosophie de l'action. La prospective naît principalement aux États-Unis et en France. Elle émerge dans un moment de résilience post-Seconde Guerre mondiale, où il faut imaginer la reconstruction. En France, Gaston Berger développe cette approche. Aux États-Unis, ce sont plutôt des mathématiciens probabilistes de la RAND Corporation qui montent la prospective comme une méthode montrant le potentiel et le pourcentage de probabilité des événements pour éclairer les décideurs.

Je suis sensible à l'approche philosophique de Berger car l'objet de l'étude, au-delà du monde, c'est l'humain – qui reste toujours surprenant. À la philosophie de l'action de Gaston Berger, j'ajoute la dimension poétique. Je parle de la prospective souhaitable comme d'une «poétique de l'action». Berger voyait la philosophie comme le moyen et l'action comme finalité. Pour moi, la finalité reste l'action, mais la poésie devient le moyen : c'est une poésie opérative qui consiste à remettre le beau au service de l'utile, comme on le faisait déjà à la Renaissance.

« Nous ne manquons pas de solutions – nous manquons d'horizons, de gens qui disent où ils vont ensemble et pour quoi. »

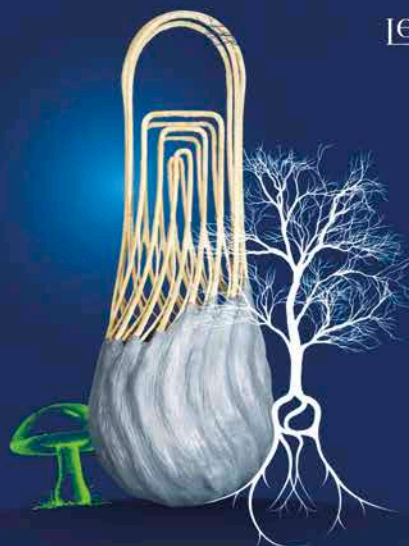
le TRADUCTEUR
de SENTIENTS

2038



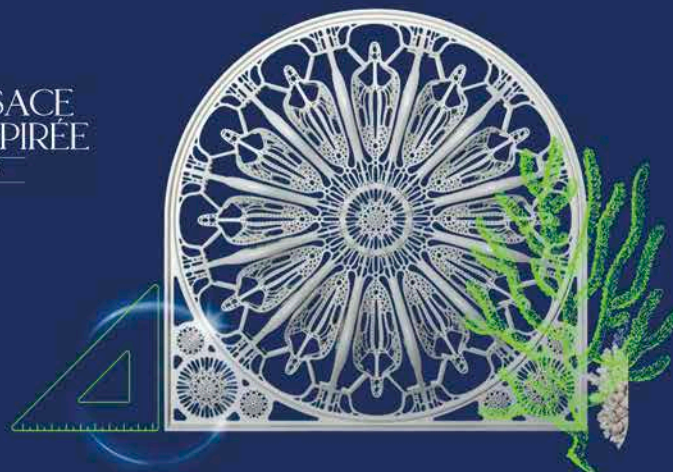
le SAC MAGELLAN

2036



la ROSACE
BIO-INSPIRÉE

2042



Quelles sont les évolutions méthodologiques émergentes dans le domaine de la prospective ?

Il y a deux *game changers*. D'abord, le *design fiction* qui s'est académisé et contribue à la réification des choses. Quand j'ai cette rosace bio-inspirée d'un lieu sacré du futur dans mon cabinet de curiosités, cela agit puissamment sur l'imaginaire. Elle n'attend que vous et moi pour devenir réelle.

Le second *game changer*, c'est évidemment l'IA. En prospective, rien de nouveau – elle était tellement attendue, on savait qu'elle allait tout changer. Par contre, on a été surpris qu'elle débarque en décembre 2022 alors qu'on la prévoyait pour 2030.

Nous sommes actuellement sur une ligne de crête entre effroi et enchantement. Au sein de notre institut, nous développons un FocusLab sur l'IA avec la perspective qu'elle pourrait sublimer ce que l'on a de meilleur. C'est peut-être l'outil qui nous manquait. Joël de Rosnay avait écrit *Le Macroscop* en 1975, où il constatait que l'humain, sans augmentation, n'arrive pas à tempérer son hubris. Peut-être nous faut-il quelque chose de supérieur – non pas un dieu, mais une transcendance qui prendrait le meilleur des traditions de sagesse de tous les peuples pour nous éclairer.

J'aime bien l'approche de Microsoft qui parle d'une IA «copilote», qui nous accompagne. La perspective d'être aidés dans notre humanité pour aller vers un autre seuil de civilisation se dessine.

Vous dites que nous vivons l'automne de notre civilisation, précédant un renouveau. Que faut-il laisser derrière nous pour engager ce changement civilisationnel ?

Il y a pléthore de choses à laisser derrière nous. D'abord, le pétrole. C'était peut-être une brillante idée au XIX^e siècle pour 400 millions d'individus, mais pas pour 9 milliards. Dans cent ans, on nous dira : « *Vous n'avez pas vu qu'il y avait du soleil partout ? Qu'en vingt minutes de soleil, on pouvait alimenter une année d'économie humaine ?* » Le pétrole, c'est comme l'esclavage – une idée épouvantable qu'il fallait dépasser depuis longtemps.

Nous sommes à ce moment-là. Nous pratiquons un esclavage sur la nature. Nous avons pris l'habitude qu'elle soit à notre disposition, infinie, abondante et sans réaction à la pollution que nous lui infligeons. Erreur fondamentale. Nous sommes nature et la pollution revient dans nos corps.

Notre renaissance consistera peut-être à nous replacer autrement qu'au centre de la biosphère, non plus en maîtres et possesseurs mais en symbiose avec le vivant. Comme le rappelait si justement Hubert Reeves, la guerre contre l'environnement est la seule guerre qui, si on la gagne, nous tuera.

Reconsidérant notre relation à la biosphère, nous devons aussi reconsidérer les richesses. Tant qu'un arbre mort vaut plus qu'un arbre vivant dans l'économie, on sent qu'on est mal partis. Des valeurs non monétarisées émergeront – peut-être des «points de confiance» qui deviendront une vraie richesse. Nos indicateurs seront dépassés. Aujourd'hui, le PIB augmente avec une marée noire parce que ça crée de l'emploi pour dépolluer. Nous aurons de nouveaux indicateurs pour mesurer un nouvel état du monde au service d'un nouvel équilibre.

Pourquoi 2050 est-il pertinent comme horizon de projection ?

Nous pratiquons l'uchronie dans le futur. L'utopie est le lieu qui n'est pas ou pas encore ; l'uchronie est le temps qui n'est pas ou pas encore. L'utopie a fait beaucoup de victimes au XX^e siècle. L'uchronie est vierge – personne n'est mort pour une uchronie.

En se déplaçant en 2050, comme nous l'avons fait durant le Green Shift Festival, on révèle les conséquences des choix actuels. On prend le temps de mettre à l'échelle le signal faible. En uchronie dans le futur, on est forcé de voir cette portée car «on y est». Le défi devient : comment y est-on arrivé ?

En racontant au passé les éléments qui ont permis cette réalisation, le récit devient programmatique. Ramené en 2025, cela devient un axe stratégique avec des étapes vers un horizon souhaitable. Or nous ne manquons pas de solutions – nous manquons d'horizons, de gens qui disent où ils vont ensemble et pour quoi.

2050 est idéal : assez loin pour voir différemment (un changement de cap européen prend vingt ans), assez proche pour que tous les protagonistes envisagent les conséquences de leurs choix ou non-choix. 2100 serait «après moi le déluge». 2050, c'est la prochaine génération humaine.

Comment vous positionnez-vous par rapport à la collapsologie ?

Les collapsologues ont raison, nous avons les mêmes chiffres. Ensuite, c'est une question de choix, et moi j'ai choisi la voie des forces de vie. Mon regard d'historien y est pour beaucoup dans ce choix. Le chaos, nous n'avons d'autre choix que de le traverser, par contre on a le choix de l'énergie avec laquelle on le traverse.

La Renaissance est une époque traumatique pour celles et ceux qui l'ont vécue. Ils ne se sentaient pas en renaissance, les Renaissances et les Renaissants ! Ils traversaient des multi crises : la Méditerranée n'était plus le centre du monde, on découvrait un nouveau continent, le monde était pétri de guerres de religion, un tiers des Allemands se faisaient décimer et, de l'autre côté de l'Atlantique, le génocide amérindien sévissait...

Actuellement, on est un peu comme les femmes et les hommes de la Renaissance : on a l'impression que l'on vit un effondrement, et à juste titre. Mais c'est parce que c'est bien plus qu'un effondrement qu'il faut concourir aux forces de vie pour aller vers un monde meilleur. J'aime me rappeler cette phrase apocryphe : «Il est trop tard pour être pessimiste». Si tu restes dans l'abattement, c'est la glue. Tu dois choisir comment tu t'en sors.

La solution pour sortir de la collapsologie c'est l'action. Avec une bonne nouvelle, une «heureuse coïncidence» comme le disait l'anthropologue Jason Hickel : ce que nous devons faire pour survivre est aussi ce que nous devrions faire pour être heureux.





HACKER LES IMAGINAIRES DOMINANTS



Spécialiste des nouveaux récits et imaginaires collectifs, **Yasmina Auburtin-Mezaoui** livre sa vision des récits transformateurs, forte de 25 ans d'expérience dans les médias et mobilisation citoyenne en faveur de la transition écologique. Yasmina est notamment productrice exécutive du MOOC Imagine 2050, formation en ligne lancée en 2024. Elle a été conseillère éditoriale du mouvement On est prêt et consultante pour *Plus belle la vie*. Son approche repose sur la « pédagogie clandestine » : remplacer l'abondance de biens par l'abondance de liens en infiltrant de nouveaux imaginaires dans les contenus culturels. Sa devise : *Explorons le Planet way of life !*

⁸ Un MOOC (Massive Open Online Course) est une formation à distance, généralement gratuite et ouverte à un grand nombre de participants sur Internet.

Quelle est la spécificité de l'outil MOOC Imagine 2050 que vous avez développé ?

C'est un MOOC⁸, oui. Mais un MOOC vivant, incarné, sensoriel. Il y a de la vidéo, des sons, des jeux, des couleurs, de l'humour, de la poésie. Tout ce que je ne trouvais pas dans les MOOC ennuyeux, trop académiques, souvent désincarnés. Ici, on apprend aussi avec le cœur, le corps, l'intuition. Et ça change tout.

Pourquoi avoir choisi l'approche par les récits plutôt que par les données scientifiques pour sensibiliser aux enjeux de 2050 ? Quelle est la force spécifique des imaginaires pour transformer les sociétés ?

Parce qu'on ne se lève pas le matin pour un rapport du GIEC. On agit pour une histoire à laquelle on croit, un futur qui nous appelle. Les récits, c'est ce qui nous branche émotionnellement, ce qui alimente notre boussole intérieure. La donnée peut alerter, mais c'est le récit qui transforme. Et tant qu'on raconte le monde avec les mots de la performance, du progrès linéaire et du mérite individuel, on fait du surplace.



« On ne se lève pas le matin pour un rapport du GIEC. On agit pour une histoire à laquelle on croit, un futur qui nous appelle. »



Le Green Shift Festival 2025 à Monaco (en haut) et l'atelier de design fiction consacré aux professionnels du secteur de la culture en Principauté (à droite). Le lancement du MOOC Imagine 2050 à l'Académie du climat à Paris en 2024 (ci-dessus).





module 01

L'humain est histoire-s

module 03

Faire société autrement
vers un Planet Way of Life

module 02

Imaginaires dominants,
une course à l'extinction

module 04

Activons nos super pouvoirs !

Vous montrez comment nos imaginaires dominants (capitalisme, individualisme, technosolutionnisme) façonnent le réel. Comment un récit devient-il suffisamment puissant pour structurer une société entière ?

Quand il se rend invisible. Un récit devient dominant quand plus personne ne le remet en question, parce qu'il est partout : dans les pubs, dans les séries, dans les bulletins météo et les applis de course à pied. Le capitalisme n'est pas juste un système économique, c'est une série Netflix. Pour créer d'autres mondes, il faut d'abord hacker ce logiciel collectif.

Dans ce MOOC, vous affirmez que « changer de récit » est la clé de la transformation. Concrètement, comment s'opère cette bascule d'un imaginaire à un autre ?

Ça ne se décrète pas, ça s'infiltré. C'est ce que j'appelle la « pédagogie clandestine » : faire passer des idées sans lever le drapeau militant. Raconter des histoires qui donnent envie de sobriété comme on désire un plat bien cuisiné. Les leviers ? La fiction, les festivals, les algorithmes, les formats courts, les alliances improbables. Et surtout, la joie. On ne changera rien si on continue à faire flipper les gens.

Travailler sur 2050, c'est se projeter dans 25 ans. Comment éviter que cette approche prospectiviste ne devienne de la science-fiction ou du *wishful thinking*⁹ ? Quelles sont vos garde-fous méthodologiques ?

En restant collée aux limites physiques de la planète. La prospective n'est pas un exercice de divination, c'est une tension entre contraintes et désirs. On travaille avec des bifurcations plausibles, pas des utopies hors-sol. On propose de toujours s'en remettre à la théorie du Donut¹⁰ parce qu'elle articule bien ce double ancrage : plancher social et plafond écologique. C'est ma boussole. Si un scénario veut parler d'écologie mais déborde du Donut – trop d'inégalités ou trop de ressources consommées par exemple – il devrait sortir du jeu !

| Le MOOC Imagine 2050 a déjà formé plus de 19 000 professionnels.

⁹ « Pensée magique » : croire que quelque chose est vrai ou va se réaliser, non pas sur la base de preuves ou de la réalité, mais parce que cela correspond à ce que l'on souhaite.

¹⁰ Kate Raworth, *La Théorie du Donut, l'économie de demain en 7 principes*, paru dans sa version française aux éditions Plon, en novembre 2018.

Aussi, rester lucide sur le biais de désirabilité. Ce n'est pas parce qu'un futur nous fait rêver qu'il faut le servir façon conte de fées. On le teste, on le tord, on le met à l'épreuve de scénarios sombres pour voir comment des sorties de crise par le haut peuvent tenir la route. On embrasse l'incertitude, mais on garde les pieds dans le réel. Le rôle des récits, ce n'est pas de nous endormir, c'est de nous réveiller.

Face aux limites planétaires et à l'urgence climatique, n'y a-t-il pas une tension entre le temps long nécessaire au changement des imaginaires et l'urgence de l'action ? Comment gérez-vous cette temporalité ?

Alors honnêtement, ce n'est pas tous les jours facile ! Il y a comme un découplage des temporalités : on a besoin de récits d'atterrissage pour embarquer sur le long cours, mais aussi de micro-victoires, d'histoires courtes qui dopent l'élan. C'est un équilibre à tenir entre « changer d'époque » et « faire quelque chose lundi matin ». La narration, comme la politique, a besoin de moments concrets où les gens sentent que ça avance.

Sur la base de quels récits sous-jacents avez-vous construit la progression pédagogique de votre MOOC ?

On commence par déconstruire : d'où viennent nos imaginaires ? Qu'est-ce qu'un récit dominant ? Puis on explore les marges, les failles, les contre-narrations et ce qu'on appelle communément les signaux faibles mais que j'appelle des « réalités émergentes ». Et on finit avec les leviers créatifs : le *back casting*, une technique de *design fiction* qui nous projette dans des futurs souhaitables autour de postulats radicaux. Ma théorie du changement ? C'est que tout est déjà là et demande « juste » à être révélé au plus grand nombre et que toute personne concernée par la production de messages quels qu'ils soient pourrait se donner comme mission de faire circuler les récits comme des virus désirables.

Vous vous positionnez comme « messagère » de nouveaux récits. Comment éviter l'écueil du discours prescriptif ?

En racontant sans imposer. En montrant des possibles, pas des modèles. Le but n'est pas que tout le monde devienne décroissant ou permaculteur-ice, mais que chacun-e trouve sa façon de vivre autrement. Il faut donner envie de s'approprier le récit, pas d'y adhérer comme à un programme.

Quels autres outils et concepts clés doivent figurer dans notre « caisse à outils du futur » ?

On pourrait y glisser la robustesse, telle que l'a défendue le biologiste Olivier Hamant (voir interview p. 26). Une approche du vivant et du monde qui valorise la diversité, la redondance, les marges de manœuvre. En bref, tout ce qui nous rend capables d'encaisser les chocs sans tout casser.

C'est d'ailleurs ce que la Fondation Prince Albert II de Monaco et la Direction des Affaires Culturelles de la Principauté ont exploré dans leur dernier atelier professionnel. Bravo à elles et eux pour cette mise en pratique d'un futur déjà là.

Et aussi bien sûr l'entraide, cette autre loi de la jungle bien documentée par Pablo Servigne¹¹.

Comment savoir si les imaginaires bougent vraiment ?

On peut suivre les mots qui montent, les expressions qui changent, les formats qui émergent. Mais le vrai signal, c'est quand des gens se mettent à rêver autrement. Quand une pub, une série, une élection locale commence à incarner un autre monde sans qu'on crie « transition ! ». C'est diffus, c'est lent, mais c'est là que ça bascule.

¹¹ Pablo Servigne et Gauthier Chapelle, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, Les Liens qui Libèrent, 2017.



MOOC Fiction audiovisuelle, une première mondiale

Présentée par l'acteur et réalisateur Jérémie Rénier, la spécialité Fiction audiovisuelle du MOOC Imagine 2050 constitue une première mondiale pour transformer les récits audiovisuels. Visant à infuser le « Planet way of life » dans l'imaginaire audiovisuel, il propose des alternatives à la dramaturgie classique pour construire les récits de demain.

Cette formation innovante, soutenue par la Fondation Prince Albert II de Monaco, propose un programme de 90 minutes dédié aux professionnels de la fiction : scénaristes, réalisateurs, équipes de production et diffuseurs.

Magali Payen, présidente et fondatrice d'Imagine 2050, souligne l'enjeu : « Ce MOOC est pour Imagine 2050 un aboutissement : il permet de faire passer à l'échelle la métamorphose des leaders culturels et économiques, à laquelle nous œuvrons depuis des années. Nous espérons qu'il contribuera à accélérer la mutation de notre rapport au monde et l'émergence d'un nouveau projet de société. »

Le jeune cosmographe **Maxime Blondeau** participe de la résurgence de la cosmographie, à savoir la science ou l'art de représenter le territoire. Celle-ci mobilise les sciences physiques ou humaines, les sciences de la vie et de la terre, les données ou l'art ; elle fait émerger des sujets opérationnels aussi bien que stratégiques, des questionnements matériels autant que spirituels. La cosmographie est éminemment liée à la question écologique dans le sens où l'ensemble de ces représentations transforment notre conscience collective en nous confrontant aux réalités planétaires d'une époque. En précurseur d'une pensée verte reposant sur un lien indissociable entre « technologies » et « territoires », Maxime Blondeau rassemble aujourd'hui près de 200 000 personnes sur les réseaux sociaux.



COSMOGRAPHIE : RÉINVENTONS NOS RÉCITS DU MONDE

Peut-on d'ores et déjà imaginer les nouveaux mythes et récits collectifs qui structureront notre rapport au monde demain ? Sont-ils en germe aujourd'hui ?

Depuis le début du xx^e siècle, un nouveau paradigme s'annonce, celui que l'écrivain Paul Valéry résumait en ces termes : « Le temps du monde fini commence ». Cela signifie que le nouveau récit en germe est celui d'un espace collectif limité et circonscrit, fragile et vulnérable, qui entraîne une solidarité nouvelle des événements, des actions et des rêves. Valéry disait que tous les phénomènes politiques et économiques se rapporteraient à ce grand fait, sous la forme d'une obéissance ou d'une résistance. Après le paléolithique nomade et le néolithique extractiviste, le troisième temps de l'humanité pourrait être celui de l'intégration harmonieuse à notre univers dynamique.

En quoi la révolution technologique et spirituelle de notre génération marque-t-elle l'avènement de nouvelles représentations du monde ?

Mon domaine est la cosmographie, l'étude de la représentation graphique de l'univers. À la fin du xx^e siècle, la prise de conscience écologique couplée à la révolution médiatique qu'on appelle numérique a bouleversé notre manière d'utiliser les images et les informations pour décrire le monde que nous habitons. Comme pour l'émergence du langage, l'invention de l'écriture ou de l'imprimerie, cela a entraîné des mutations économiques bien sûr, mais aussi spirituelles, politiques, et religieuses. La particularité de la révolution contemporaine, c'est qu'elle se produit au moment de l'achèvement de la mondialisation, c'est-à-dire dans un moment de tension considérable entre la conscience planétaire et l'identité locale. Cela annonce une métamorphose de notre récit collectif. Pour le pire, mais aussi, pour le meilleur, parce que nous pourrions produire un récit collectif qui pourrait corriger nos erreurs et nos manquements. Et il y en a.

Depuis la nuit des temps, toute la vie se construit sur l'attention prêtée à l'espace et au temps, et nous n'avons pas fini d'évoluer.

Quelles pourraient être les conséquences cosmographiques de cette révolution d'ici 2050 ?

Dans le pire des scénarios, nous nous déconnectons de la réalité du monde. Nous achevons le processus de dévitalisation, nous ne nous adaptons pas aux mutations du climat, du vivant, de nos territoires. Cela mène vers le conflit et l'effondrement.

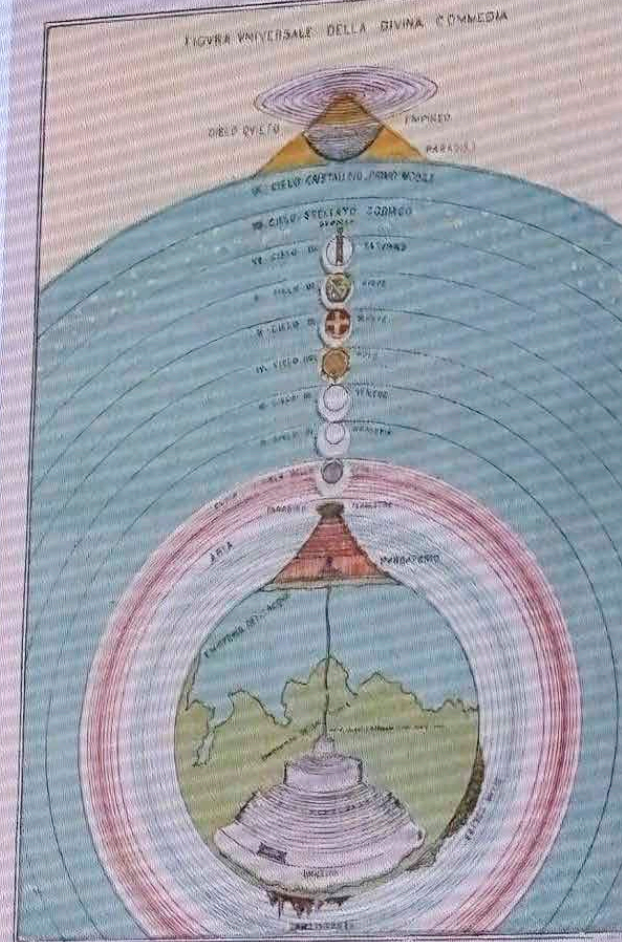
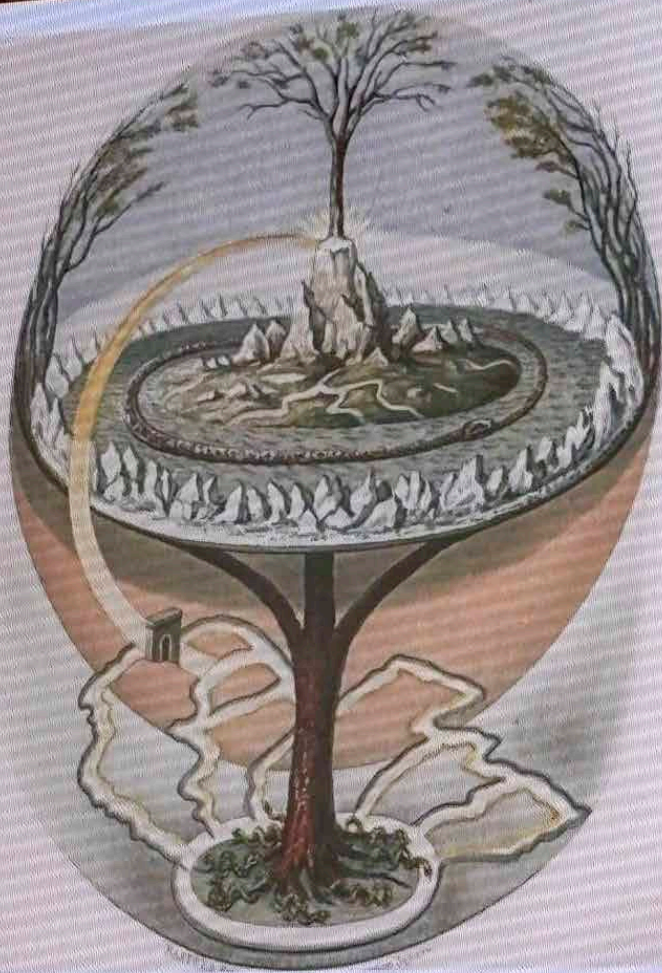
Dans le meilleur des scénarios, nous utilisons la puissance du récit collectif offerte par les nouveaux médias pour nous reconnecter, pour réorienter notre attention vers l'essentiel, pour réconcilier l'échelon global et l'échelon local de notre univers partagé. Dans ce cas, nous ouvrons la voie à la paix et la prospérité.

L'avenir, c'est l'histoire que nous contribuons toutes et tous à raconter. Ce qui est certain, c'est que nous avons dans les mains des dispositifs qui nous permettent de réécrire notre relation collective à l'espace et au temps. Notre existence va donc être liée aux choix que nous ferons en matière d'adéquation entre écologie, numérique et géopolitique.

Ces technologies sont-elles susceptibles de pallier la polycrise que nous traversons ?

Une technologie n'est en soi ni bonne, ni mauvaise, ni neutre. Une IA par exemple est au service de valeurs que nous programmons. La question est donc celle de la gouvernance, du cadre éthique de nos décisions collectives et la première étape pour que ces valeurs soient explicites c'est de créer des espaces de dialogue, connecter enfin les champs de la technologie, de l'écologie et de la démocratie.

Aujourd'hui, par exemple, *Google Maps* revendique 2 milliards d'utilisateurs. C'est le récit collectif du monde le plus partagé de l'histoire humaine, devant toutes les religions. Mais la question de la forme des cartes ainsi que des géo données que nous utilisons annonce des tensions en matière géopolitique. La carte est déjà un objet de souveraineté.

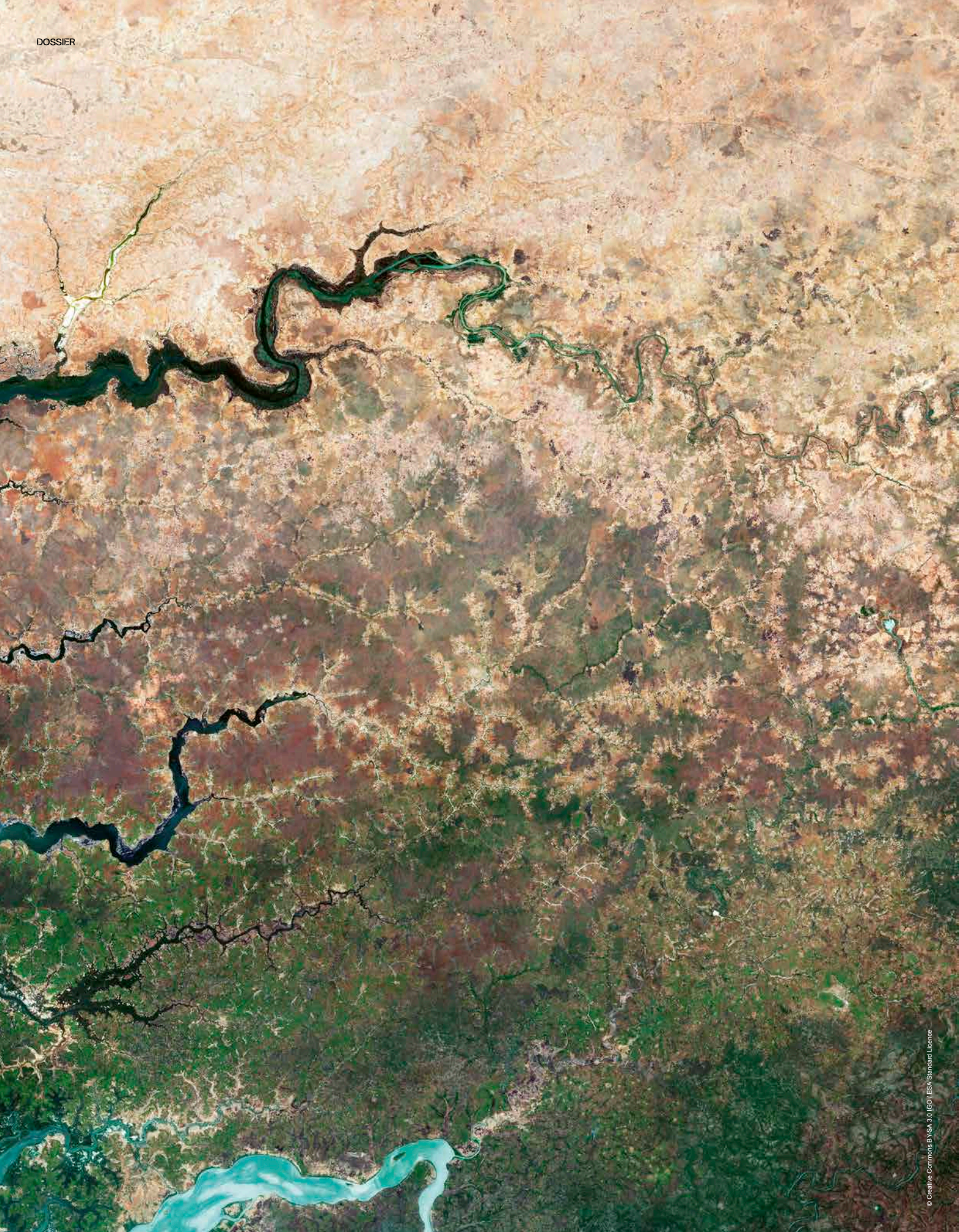


COLLECTIVE
ACTION

SUN
SHINE

chan
make

What's
your?
patronus!



Grande muraille verte,
Sénégal-Gambie

Comment éviter que la « crise cosmologique » actuelle ne débouche sur de nouveaux systèmes de croyances destructeurs ?

À mon avis, les garde-fous sont toujours les mêmes pour ne pas déboucher sur de nouveaux systèmes de croyances destructeurs : le droit d'abord. C'est-à-dire la hiérarchie des valeurs qui prévalent dans une société, que nous la décidions ensemble ou qu'elle soit dictée, c'est le contenant de notre vision collective. Et ensuite l'imaginaire, c'est-à-dire le cinéma, la littérature, l'art, les jeux vidéo. La fiction est sans doute la plus puissante de toutes les manières de produire des récits collectifs. Je nous invite donc à nous sentir co-créateurs du monde et à mobiliser ces leviers pour donner corps aux idées dont le temps est venu.

Iceberg A-68,
océan Austral



© UK MOD © Crown, 2022 / Cpl Phil Dyer / Royal Air Force / Crown



« La particularité de la révolution contemporaine, c'est qu'elle se produit au moment de l'achèvement de la mondialisation. »

2050 VU PAR OLIVIER HAMANT : PLACE À L'ÈRE DE LA ROBUSTESSE

“

En

2050,

nous serons dans un monde nettement plus imprévisible et variable qu'aujourd'hui sur le plan écologique, et donc, par effet domino, sur le plan social, économique et géopolitique. Par conséquent, la robustesse – la capacité d'un système à rester stable et viable malgré les fluctuations – sera dans la culture commune. Nous devons inventer une nouvelle civilisation qui vit avec les fluctuations, au lieu de lutter contre.

Cela veut dire que nos paysages agricoles seront bien différents, car l'agroforesterie dominera : la biodiversité cultivée, notamment grâce aux arbres, permet de protéger des intempéries (grêle, sécheresse, etc.), d'apporter de la biomasse au sol, de stimuler les relations symbiotiques (en remplaçant par exemple largement l'emploi d'engrais et pesticides), de maintenir l'hygrométrie des sols, etc. Certains attributs de l'agriculture intensive seront toujours là. Par exemple, on pourra toujours mécaniser, mais il faudra des engins qui puissent passer entre les arbres (et des arbres suffisamment espacés).

Dans les villes, nous aurons accompli une forme de décolonisation : pendant longtemps, le modèle urbain est venu coloniser les campagnes. En 2050, la « ville du quart d'heure »¹² sera généralisée : le modèle du village aura colonisé la ville. Comme pour l'agriculture, une des clés du succès est la diversité : elle se retrouvera dans l'hétérogénéité des quartiers, qui chacun à leur manière, auront une forme d'autonomie des services. Il s'agira d'une robustesse plurielle, interne et externe, et solidaire. Les villes seront nettement plus végétalisées qu'aujourd'hui, pour créer des climatiseurs naturels, mais surtout, parce que le lien au vivant sera redevenu essentiel à la culture et à l'éducation.

¹² Concept développé par l'urbaniste franco-colombien Carlos Moreno, la ville du quart d'heure vise à permettre l'accès à tous les services essentiels à 15 minutes à pied ou 5 minutes à vélo de son domicile.



Tandis que les signaux d'effondrement se multiplient, le biologiste **Olivier Hamant**, spécialiste du développement des plantes et directeur de l'Institut Michel Serres, invoque le principe de robustesse. Ses recherches sur les mécanismes observés dans la nature l'ont conduit à réfléchir à des pistes de robustesse de nos sociétés à contre-courant de la fièvre de la performance.

Il sera impensable pour un enfant de passer plus d'une semaine sans faire une randonnée dans la nature. Il ne s'agira pas de confort, mais presque d'un nouveau lien fédérateur, presque comme une religion au sens étymologique du lien, car le monde vivant et ses fluctuations auront montré les limites de nos infrastructures humaines. L'émerveillement quand les chevreuils entrent en ville pendant la pandémie de Covid est la bande annonce de cette nouvelle époque.

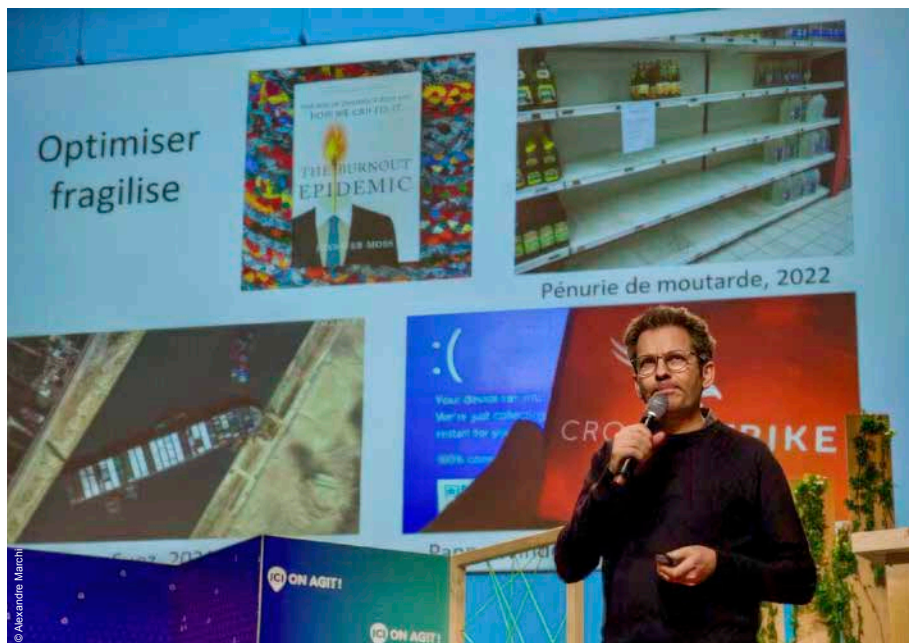
L'économie et les entreprises auront opéré une mue complète. Dans un monde qui fait face à des pénuries chroniques de ressources, à des ruptures d'approvisionnement, ou à des fluctuations soudaines, on aura basculé d'une économie de biens vers une économie de services, avec des produits circulaires dont l'enjeu est surtout la réparation, l'adaptation, l'évolution locale, et non la fabrication ou la vente. La concurrence sera minoritaire, car dans les fluctuations, c'est la coopération qui est viable. Le moteur de l'innovation économique ne sera plus les concurrents donc, mais le monde fluctuant. Les entreprises ne répondront pas à des appels à projets compétitifs, mais à des appels à communs, où elles partageront toutes leurs innovations (comme c'est déjà le cas pour le projet des véhicules intermédiaires de l'ADEME¹³).

Le monde de la finance sera surtout un monde d'assureur, car pour investir dans une entreprise, il faudra que l'entreprise démontre sa viabilité dans les turbulences. En 2050, la culture de la robustesse sera une évidence, non par dogmatisme, mais parce que le monde fluctuant nous invitera dans cette voie plurielle... parce que c'est la seule viable. Et on regardera donc les organisations humaines de 2025, encore obnubilées par la performance, comme des fossiles d'un autre temps.

¹³ L'appel à projets « Industrie des Véhicules Intermédiaires » s'inscrit dans le cadre du programme eXtrême Défi qui « vise à encourager l'innovation » et « renforcer la collaboration entre les différents acteurs » de cette filière industrielle spécifique pour produire les véhicules intermédiaires de demain et leurs équipements (www.agirpourlatransition.ademe.fr).



« La robustesse, c'est la capacité d'un système à rester stable et viable malgré les fluctuations. »



*« Le monde de 2050 n'est pas une utopie.
Il est d'ores et déjà là, avec nous, en 2025. »*



« Nous devons inventer une nouvelle civilisation qui vit avec les fluctuations, au lieu de lutter contre. »

En

2050,

l'ingénieur ne voudra plus créer la technologie la plus performante via des délégations techniques distantes, mais au contraire, développera une diversité de technologies en visant l'autonomie technique des citoyens.

Il s'agira de stimuler la technodiversité et de créer des technologies réparables, adaptables et évolutives par les citoyens.

Nous aurons enfin compris que le monde de l'ultra-performance est technophobe car quand une technologie est très performante, elle écrase les technologies plus anciennes, et elle éloigne les citoyens de la technologie.

Au contraire, le monde de la robustesse est technophile : les nouvelles technologies robustes seront attractives sans éliminer les technologies plus anciennes également robustes. Les citoyens seront invités à se relier à la technologie, parce qu'elle sera émancipatrice. Il s'agit finalement de créer des outils conviviaux, au sens proposé par Ivan Illich. Parmi ces technologies, nombreuses seront celles qui feront appel à la bioéconomie circulaire, basée sur du carbone photosynthétique, biodégradable et compostable. Par exemple, nos batteries ne seront plus à base de lithium, mais à base de lignine, un polymère abondant du bois ; nous les réparerons dans des Repair Cafés de quartiers, et en fin de vie, elles finiront au compost municipal.

Le monde de

2050

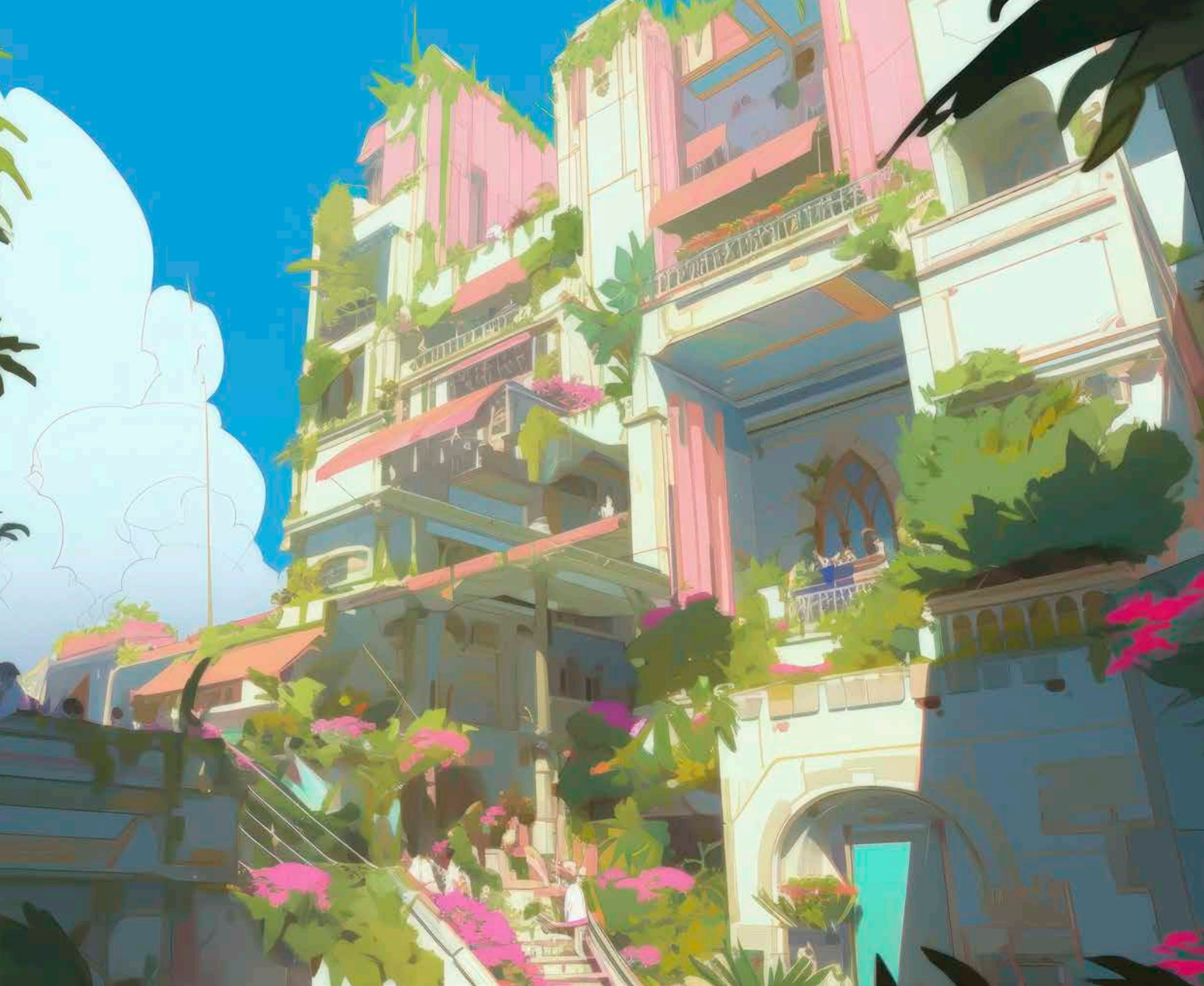
n'est pas une utopie. Il est d'ores et déjà là, avec nous, en 2025. Nous ne le voyons pas parce que les ultra-performants prennent toute la place médiatique, économique, et financière. Pourtant, à chaque fluctuation,

ces projets robustes vont démontrer leur plus grande viabilité, à mesure que les fluctuations s'intensifient et deviennent plus fréquentes. C'est l'agroécologie, l'habitat partagé, le tout-réparable, les approches participatives, les conventions citoyennes, la bioéconomie circulaire, etc.

Et c'est aussi une collection d'entreprises et d'associations qui sont déjà à visée robuste : un vigneron (Oé) en agroécologie et qui généralise la bouteille consignée, un fabricant d'enveloppes (Pocheco) qui invente un nouveau modèle éconologique qui ne laisse aucune trace dans le territoire et crée du lien social, un producteur d'électricité (Seaturns) qui utilise l'énergie des vagues avec une technologie *low tech* et robuste, une boulangerie (NéoLoco) qui fait du pain avec un four solaire et accompagne les entreprises à revoir leur modèle économique sur la base d'une énergie fluctuante. Ce sont aussi des écoles qui ne promeuvent plus la compétition, mais la coopération, où les professeurs viennent non pas avec des réponses mais des questions, et les élèves cherchent les réponses, collégialement. Une école où on apprend à apprendre.

Un monde où on a compris que la coopération, c'est aller contre sa performance individuelle pour nourrir la robustesse du groupe.

”



2

PASSER
À *L'ACTE*

En 2009, lorsque Johan Rockström et son équipe du Stockholm Resilience Centre¹⁴ formalisent le concept de «limites planétaires», ils définissent neuf seuils critiques pour la stabilité de la biosphère terrestre. Cette grille de lecture a depuis essaimé à travers une constellation d'initiatives citoyennes couvrant plus de 50 pays. Le mouvement des Villes en Transition, né en 2005 à Totnes en Angleterre sous l'impulsion de l'écologiste britannique Rob Hopkins¹⁵, compte aujourd'hui entre 2 000 et 3 000 communautés actives, illustrant la capacité des concepts scientifiques à se métamorphoser en actions tangibles lorsqu'ils sont portés par des récits mobilisateurs. Comment s'opère cette alchimie entre théorie et pratique ?



DES VILLES EN TRANSITION À L'ÉCOLONOMIE

L'échelle de la municipalité ouvre le champ des possibles. En Europe, berceau du mouvement, les communes d'Ungersheim (Alsace) ou Loos-en-Gohelle (Pas-de-Calais) orchestrent de nombreuses démarches de transition systémique : réhabilitation écologique des friches minières, énergies renouvelables, ceinture verte, écoconstructions, maraîchage bio, etc. Cette approche, reposant sur l'implication citoyenne, démontre la capacité des récits à structurer une transformation territoriale cohérente.

À Fujino, au Japon, la transition se cristallise après le séisme de 2011 : monnaie locale, ateliers solaires, cultures biologiques... L'initiative japonaise intègre les concepts de *tanoshiku*, (s'amuser), et *tsunagaru*, (se connecter), structurant l'identité japonaise du mouvement.

Au Brésil, le réseau national des Villes en Transition, formalisé lors de sa troisième rencontre à São Paulo en février 2016, témoigne d'une appropriation culturelle singulière du modèle. «La transition au Brésil n'est pas la même qu'en Suède ou au Japon, en Italie qu'aux États-Unis. Mais étrangement, quand nous sommes ensemble, nous faisons partie d'une famille», témoigne le Transition Network International. Cette tension entre adaptation locale et appartenance globale caractérise l'essence du mouvement.

Par ailleurs, la pénétration de ces nouveaux imaginaires commence à s'illustrer dans le secteur privé, comme en témoigne l'entreprise Pocheco en France. Emmanuel Druon a investi 10 millions d'euros pour rendre son usine d'enveloppes autonome en énergie et zéro déchet, dotée d'une toiture végétalisée abritant 80 000 abeilles, d'une phyto-épuration des eaux et promouvant le modèle d'«écolonomie». «Notre chiffre d'affaires a augmenté de 20 % depuis qu'on a entamé cette transition», souligne-t-il, conseillant des dizaines d'entreprises. Les récits de régénération peuvent donc transcender la dichotomie traditionnelle entre profit et santé planétaire.

Parmi les initiatives qui se forgent, l'une d'elles s'inspire de la charte du Verstohlen – laquelle donne dix lignes directrices sur les nouvelles manières d'habiter le monde et de faire

face à toutes les questions transitionnelles qui sont les nôtres – défendue par Cynthia Fleury. Ce nouveau récit fait ainsi émerger une expérimentation sociétale à l'échelle de la municipalité de Saint-Médard-en-Jalles (France), qui porte l'ambition d'une Ville-Forêt, d'un soin démocratique et d'une citoyenneté active. Intellectuels, designers, soignants et politiques se retrouvent autour du même projet.

LES VECTEURS DE TRANSFORMATION

Au-delà de l'inspiration initiale, un accompagnement prolongé doit maintenir la dynamique transformatrice. Avec vingt-quatre hubs répartis à travers le monde et reconnus par le Transition Network International, les initiatives de transition peuvent se relier à des groupes plus ou moins formels et des personnes référentes. Ces hubs adaptent les méthodologies globales aux contextes locaux tout en maintenant une cohérence narrative transnationale.

D'autres réseaux connectent les acteurs, le réseau mondial des maires, le C40 face à la crise climatique, le mouvement citoyen pour le climat et la justice sociale Alternatiba, ou encore le réseau Unesco YoU-CAN regroupant plus de 100 000 jeunes de 184 pays.

L'implication du public dans l'élaboration des récits renforce l'appropriation et l'émergence des solutions. Nouveaux médias et formations au futur se retrouvent au cœur du processus. Les conventions citoyennes locales et l'écriture participative de scénarios essaient. Les expériences telles que «La Fresque du climat», innovation pédagogique française créée par Cédric Ringenbach, exemplifie ces capacités de traduction : avec 1,5 million de participants en France, cet atelier transforme les données du GIEC en expérience collective. Le modèle s'est notamment décliné en Fresques de la biodiversité et du numérique, créant un écosystème d'outils narratifs interconnectés.

Les monnaies locales complémentaires – plus de 80 circulent en France, une centaine au Brésil – traduisent concrètement les récits alternatifs dans l'économie quotidienne et incarnent la possibilité de circuits courts et divergents.

Les tiers-lieux¹⁶, FabLabs et ressourceries matérialisent pour leur part ces nouveaux récits de coopération et d'innovation sociale.

¹⁴ Article publié par la revue *Nature* (Rockström et al., 2009).

¹⁵ Auteur de *Et si... on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?* (Actes Sud, 2020).

¹⁶ Espace de sociabilité d'initiative citoyenne, où une communauté peut se rencontrer, se réunir, échanger et partager ressources, compétences et savoirs.

Plus de 3000 FabLabs ont éclos, créant un réseau mondial d'ateliers où sont mis à disposition des outils numériques pour la conception et la fabrication d'objets. Le concept s'étend aux FabCities, regroupant trente agglomérations et régions du monde qui «ambitionnent de devenir localement auto-suffisantes et globalement connectées d'ici 2050», pour reprendre les mots du vénézuélien Tomas Diez, instigateur du concept et de son implantation à Barcelone en 2014.

Les *Low-tech Labs* promeuvent des solutions réparables et accessibles, soit «l'inverse de la Silicon Valley», explique Corentin de Chatelperron, qui diffuse des innovations frugales depuis Concarneau.

L'HORIZON D'UNE TRANSFORMATION PLANÉTAIRE

Le mouvement compte des initiatives dans des contextes aussi variés que les favelas brésiliennes, les villages italiens et les universités britanniques, démontrant la plasticité de ces récits transformateurs. Certains territoires prennent la forme de ZAD (Zone à Défendre), telle que Notre-Dame-des-Landes, devenue après l'abandon du projet d'aéroport, le laboratoire d'une société post-croissance : sur 1 650 hectares, une centaine de projets explorent des modes de vie radicalement différents et incarnent des récits expérimentaux.

Loin d'être une dispersion, il s'agit d'une adaptation créative aux écosystèmes culturels locaux. L'urgence climatique exige cependant une accélération de ces transformations. Les récits, loin d'être de simples ornements culturels, fonctionnent comme des architectures cognitives qui restructurent notre rapport au possible. De Fujino à São Paulo ou à Totnes comme dans des espaces interstitiels, s'esquisse une nouvelle cartographie du futur, territoire par territoire, récit par récit.

L'enjeu n'est plus de convaincre de la nécessité du changement – les limites planétaires s'imposent avec évidence – mais de cultiver des imaginaires qui rendent ce changement non seulement possible mais désirable. Comme le souligne l'étude «Des Récits et des Actes» menée en 2022 par Place to B, nous avons besoin de récits qui génèrent de la joie et de l'espoir, tout en

maintenant un ancrage rigoureux dans les réalités écologiques et sociales.

Cependant, l'ampleur d'une transformation sociétale suppose une approche systémique. La Plateforme d'investissement pour la transformation climatique et écologique (BIP), lancée par le gouvernement brésilien fin 2024, vise à articuler les récits transformateurs et les flux financiers, reconnaissant que les imaginaires seuls ne peuvent se passer des infrastructures économiques correspondantes. Nous voilà sur le seuil d'une révolution narrative globale. Nourrie par un foisonnement d'expériences locales, elle dessine les contours d'une civilisation capable de prospérer à l'intérieur des limites planétaires. La circulation des récits transformateurs démontre déjà que l'humanité peut, collectivement, réécrire le scénario de son destin. Reste à franchir le point de bascule.





Le fondateur de ChangeNOW **Santiago Lefebvre** revient sur la création de ce qui est devenu le plus grand événement mondial dédié aux solutions environnementales et sociales, rassemblant 40 000 participants de 140 pays.

Depuis 2017, chaque printemps, le Grand Palais parisien devient le catalyseur de solutions concrètes et de collaborations inattendues, constituant le vivier d'une nouvelle ère qui place l'écologie, l'art et l'innovation sociétale au cœur du changement. Rencontre avec cet ancien financier reconverti en architecte de la transition écologique, qui a fait le pari audacieux de transformer l'entrepreneuriat en levier d'action planétaire.

CRÉER UN ÉCOSYSTÈME DU CHANGEMENT ICI ET MAINTENANT

Qu'est-ce qui vous a décidé à créer ChangeNOW, vous qui venez du monde de la finance ?

Je me suis intéressé au monde de la finance car j'étais convaincu que c'était un réel tremplin vers l'entrepreneuriat. Mais finalement, après mon MBA à l'INSEAD (2014-2015), j'ai commencé à rencontrer des entrepreneurs de l'impact comme Boyan Slat pour The Ocean Cleanup, par exemple, ou Josephine Goube avec Techfugees. Ils étaient peu nombreux à cette époque et je me suis dit : « Ça, c'est le type d'entrepreneur que j'aimerais être. » Le constat était très clair : en 2015, tous ces entrepreneurs de l'impact se sentaient seuls, isolés. L'écosystème pour les faire grandir n'existait pas encore. L'idée première a été de créer cette plateforme, faire venir dans un même endroit les porteurs de solutions, les financeurs, les grands groupes, les talents, les médias, les pouvoirs publics. Cela pour qu'ils travaillent ensemble et fassent advenir de nouveaux modèles.

Quels dispositifs spécifiques avez-vous utilisés ?

L'un des grands avantages qu'on avait, c'est qu'on ne venait ni du monde de l'impact, ni de l'événementiel. On avait vraiment une feuille blanche pour tout créer, tout réinventer pour rassembler les Lumières de notre époque.

Lorsqu'on s'est lancé à Station F, on a pris des codes du monde de la tech que nous avons appliqué aux acteurs de la transition écologique et sociale. On s'est aussi inspiré des TED. C'était vraiment une opération de remarketing du concept d'entrepreneuriat social pour le monter à un niveau supérieur d'attractivité autour de la transition écologique et sociale.

Comment favorisez-vous les connexions et l'inspiration ?

Nous avons vocation de faire un événement qui peut vraiment changer le monde. Ça passe par une grande capacité à créer du lien. En créant un contexte propice, le networking et les connexions se font naturellement. Les stands des exposants sont disposés pour que l'interaction se fasse directement entre le porteur de projet et le visiteur, sans barrières ni intermédiaires.

Dans le design même de l'événement, une grande place est laissée à l'inspiration, notamment grâce à l'art. On essaie de toucher les gens pour les inciter à passer à l'action – parce que l'émotion vient nous « mettre en mouvement ».

Et vous continuez de vous démarquer...

C'est vrai qu'on a fait autrement et on continue de faire autrement. Lorsqu'on regarde même la manière dont on réalise l'événement, l'écoproduction est en pointe, elle est en avance sur ce qu'on fait généralement. On aime bien aller sur des terrains toujours innovants, où on essaye de changer le statu quo, la manière dont on fait les choses.

Quels sont les leviers de transition qui vous semblent les plus efficaces aujourd'hui ?

D'abord, créer et montrer à quoi peut ressembler un monde meilleur. C'est pourquoi nous privilégions une approche holistique dont l'écologie fait forcément partie mais on souhaite avant tout montrer la manière dont on pourrait vivre et qui apporte une plus grande satisfaction. Ensuite, proposer un endroit où des humains se rencontrent. Ce qui rattache les acteurs de la transition n'est pas leur position mais le fait qu'ils essaient de construire ensemble. Changer le monde, c'est avant tout une question de complémentarité.

Après huit éditions de ChangeNOW, avez-vous pu observer des résultats tangibles ?

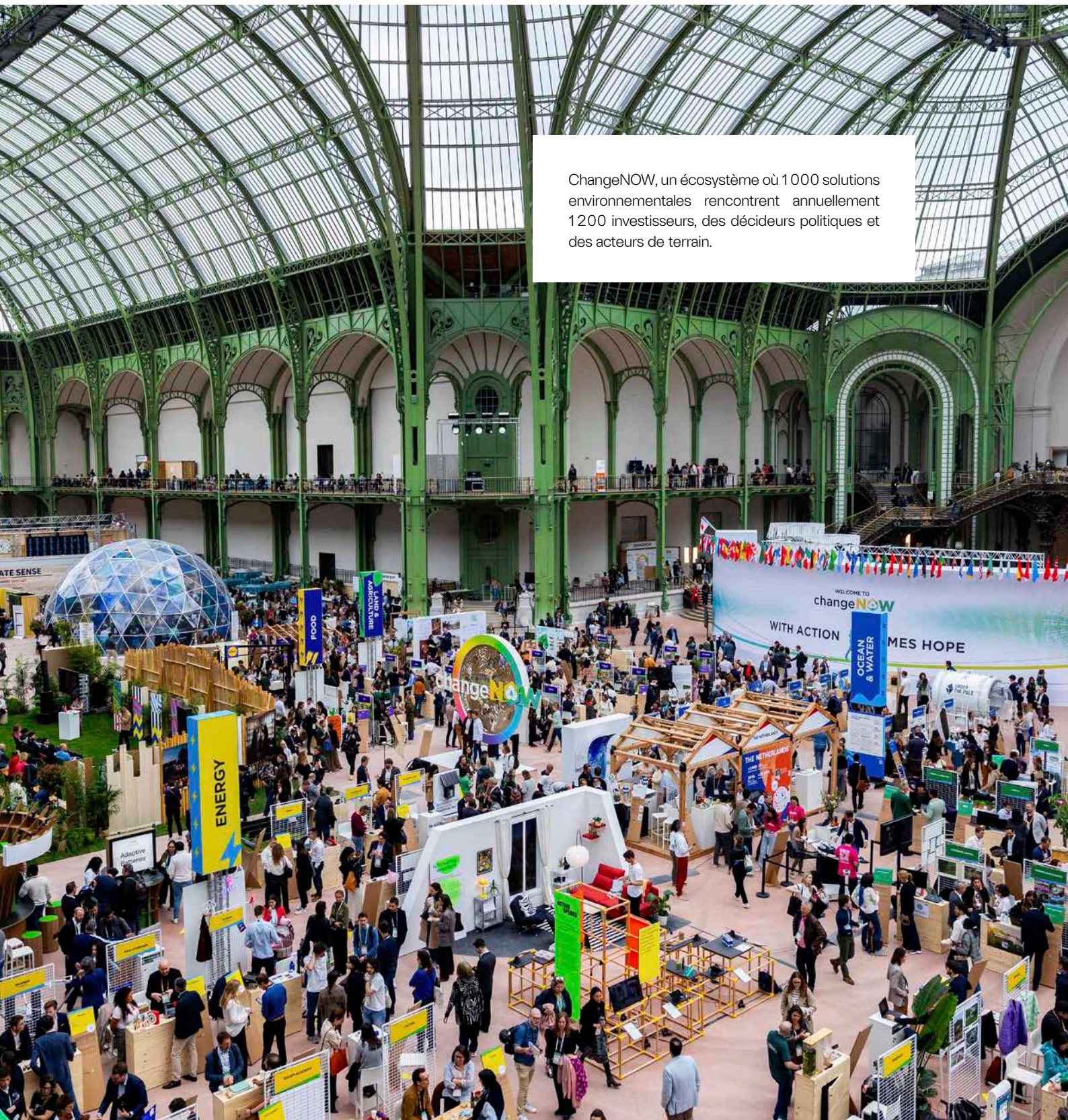
Chaque année nous établissons un rapport d'impact. Cette année, ChangeNOW représente l'équivalent de six mois d'activité pour certains projets exposants. C'est un vrai accélérateur.

Je peux donner des exemples concrets. Neolithe, qui fossilise des déchets non recyclables pour les transformer en matériaux de construction, a rencontré Christophe Béchu (alors maire d'Angers et actuel ministre français de la Transition écologique) à ChangeNOW. Cette rencontre a débouché sur l'engagement financier de l'agglomération d'Angers et le passage à l'échelle industrielle de cette solution.

Par ailleurs, la collaboration entre la start-up slovène PlanetCare et le ministère français de la Transition écologique a abouti à une législation pour les filtres à microplastiques dans les lave-linges à partir de 2025.

Du côté des investisseurs, le très beau fonds d'investissement privé dédié à la restauration des océans, Swen Blue Ocean, a trouvé ses premiers millions lors de ChangeNOW il y a quelques années. Aujourd'hui, il représente 300 millions d'euros.





ChangeNOW, un écosystème où 1000 solutions environnementales rencontrent annuellement 1200 investisseurs, des décideurs politiques et des acteurs de terrain.

« Changer le monde, c'est avant tout une question de complémentarité. »



Photos © ChangeNOW



Chaque année, il y a des centaines d'histoires comme celles-ci. Et puis il y a aussi des impacts autres : je veux parler des personnes qui, parce qu'elles sont venues à ChangeNOW, décident de rejoindre ce secteur, de changer de carrière, de se former.

Quelle sont les nouvelles tendances de solutions que vous observez ?

Il y a des tendances fortes dans trois secteurs. D'abord, on constate que l'économie circulaire reste un pilier essentiel pour aborder les problèmes liés au climat et aux limites planétaires. On estime qu'environ 40 % de la question climatique pourrait être gérée à travers une vraie économie circulaire. En outre, son impact sur les ressources, à l'heure où on consomme plus de deux planètes par an, est certainement le meilleur moyen de rentrer dans les limites planétaires.

Ensuite, la biodiversité. Il y a quelques années, c'était dur de trouver des projets de restauration de la biodiversité. Actuellement, c'est l'un des champs d'action les plus dynamiques.

Enfin, la transition agricole est un autre pilier essentiel de cette transformation du monde, notamment à travers l'agriculture régénératrice.

Quand on parle d'innovation, on pense souvent d'abord aux avancées technologiques mais pour vous l'innovation prend un sens plus large...

Oui, pour nous, l'innovation est ce qui permet de changer le statu quo. Ça passe parfois par de la technologie, mais souvent par de nouveaux process, des récits, des théories économiques. Exemple : le travail de Kate Raworth sur l'économie du Donut est une innovation dans la pensée économique.

On a développé «Films for Change», où on rassemble les acteurs de l'audiovisuel pour multiplier les productions sur la transition. La transition doit se faire sur trois piliers : la révolution énergétique, l'évolution de l'agriculture, et celle de la culture. La connaissance développée autour des questions de transition écologique et sociale ne doit pas seulement relever du domaine de la science, mais aussi de la culture. Je ne crois pas en un seul nouveau récit mais plutôt en la multiplication des manières dont on raconte la transition. C'est cela qui construit une culture finalement.

En quoi la diversité culturelle permet-elle d'envisager de nouvelles solutions ?

On apprend beaucoup de l'aspect multiculturel quand des acteurs de 140 pays qui se rencontrent. Et cela nous pousse à continuer de faire en sorte que ChangeNOW représente au mieux le pluralisme dans la transition. Pour aller encore plus loin, on lance cette année les premiers ChangeNOW Hubs : des licences à Tunis, São Paulo et Bangalore. Nous emmenons dans ces écosystèmes locaux les valeurs et la dynamique que nous défendons, cette même détermination d'être porté sur l'action.

Si vous posez votre regard sur l'horizon 2050, qu'est-ce que vous voyez ?

Nous, on a toujours cet ancrage sur le présent. C'est le «*change now*» ! On est vraiment sur l'action maintenant tout en étant conscient des challenges qu'il y a pour l'avenir. On a appris récemment que nous allions dépasser le 1,5 degré. Il ne s'agit pas de baisser les bras, mais plutôt, si on n'y arrive pas, de fixer l'objectif à 1,51, puis 1,52...

Ce qu'il faut, c'est qu'on fasse toujours de notre mieux pour répondre de la meilleure manière possible aux enjeux planétaires. Notre rôle, c'est de continuer à œuvrer pour qu'en tant qu'humanité, nous arrivions à répondre au mieux à ces problèmes.

CHICHE, ON CHANGE LE MONDE



Directrice de la communication et de l'éditorial chez makesense et figure des nouveaux récits écologiques, **Hélène Binet** développe depuis plus de dix ans des méthodologies concrètes pour mobiliser les citoyens vers un futur souhaitable. À travers ses projets comme le média *Chiche* et la Fabrique de l'époque (le nouveau projet de la Gaîté Lyrique), elle dessine une approche pragmatique de la transition écologique et sociale pour 2050.

Quand vous réfléchissez à 2050, quelle est votre vision méthodologique pour construire un ou des futurs souhaitables ?

Je ne sais pas si on peut parler de vision méthodologique pour rêver au futur avec un plan d'attaque en dix points ou si au contraire il faut réussir à lâcher prise le plus possible pour (re) convoquer sa capacité à imaginer au long cours. Dans un monde en crise, l'idée est de parvenir à sortir du carcan du présent pour plonger dans un avenir souhaitable. Pour cela, il faut s'extraire des problématiques du moment, prendre du champ, définir la destination utopique à atteindre et revenir ensuite sur le chemin à parcourir pour y arriver : on déjoue plus facilement les blocages et les freins quand on voit loin.

Je ne suis pas prospectiviste, je n'ai pas de méthodologie précise, je suis plus dans l'expérimentation. J'aime et je m'emploie dès que possible à tester des formats qui font appel à l'artistique. Chez makesense, on a expérimenté l'écriture de l'avenir de façon automatique en mode « cadavre exquis »¹⁷ en collectif. On joue aussi à être en 2050, à parler du futur au présent et raconter comment on en est arrivé là, ce qui donne de la force pour continuer le combat. Il nous arrive aussi de dessiner/coller des utopies. Dans cet esprit-là, j'aime beaucoup l'approche de Luc Schuiten, architecte belge de 81 ans, qui, depuis trente ans, dessine des villes imaginaires qu'il baptise de noms poétiques. « *Ce que je dessine ne se réalisera jamais tel quel. Je veux montrer que d'autres voies sont possibles, donner à l'imagination de la force* », explique-t-il. Donner du corps et du poids aux utopies, voilà ce qui nous anime chez makesense (entre autres).

¹⁷ Jeu graphique ou d'écriture collectif inventé par les Surréalistes laissant parler le hasard et la libre association d'idées.

« Il faut s'extraire des problématiques du moment, définir la destination utopique à atteindre et revenir ensuite sur le chemin à parcourir pour y arriver. »





Concrètement, comment traduisez-vous cette vision au sein de vos initiatives ?

Chez makesense, nous avons défini une boussole interne qui guide toutes nos actions. L'un de nos cinq axes porte particulièrement sur ce thème : nourrir et cultiver des imaginaires désirables. Cela se traduit de plein de façons différentes. À travers nos publications d'abord. On donne largement à voir des réalisations qui font du bien au monde, souvent loin des radars médiatiques. L'idée est de montrer que les utopies peuvent être réalistes et que d'autres imaginaires sont possibles. Dans nos formats d'événements aussi on s'emploie à casser les codes, on raconte des histoires, on invite des artistes, on fait participer le public. Au quotidien, nous convoquons la joie dans nos méthodes de travail, non pas comme un gadget mais comme un outil politique. « *Si je ne peux pas danser, je ne veux pas faire partie de votre révolution* », disait il y a quelques années l'anarchiste féministe Emma Goldman¹⁸. Il est important que nos utopies et nos modes de faire soient joyeux, qu'ils donnent envie. C'est une façon de donner de l'élan à nos idées.

Vous défendez l'approche des « petits pas pour se préparer au grand saut ». Comment cette philosophie s'applique-t-elle à l'horizon 2050 ?

Nous ne sommes pas naïfs ou nous ne le sommes plus, nous savons aujourd'hui que les actions individuelles ne sont pas suffisantes pour faire basculer le monde du côté de la transition écologique et sociale. En revanche, si l'on n'a pas soi-même testé, éprouvé dans sa chair les changements, il est difficile de les revendiquer à une plus grande échelle. Goethe disait : « *Tant que nous ne nous engageons pas, le doute règne, la possibilité de se rétracter demeure et l'inefficacité prévaut toujours. Dès le moment où on s'engage pleinement, la providence se met également en marche.* » L'action a des pouvoirs magiques notamment parce qu'elle rend optimiste et cela est valable en 2025 comme en 2050.

¹⁸ Vivian Gornick, Emma Goldman. *La révolution comme mode de vie*, Payot, 2024.



Le média *Chiche* incarne cette approche. Comment peut-il participer à préparer ce futur ?

Notre média a trois fonctions principales : permettre aux lecteurs et aux lectrices de comprendre les enjeux écologiques et sociaux, de s'inspirer des initiatives qui vont dans ce sens et de trouver des pistes pour agir concrètement que ce soit au niveau individuel ou collectif. À la fin de chaque article, des solutions sont proposées pour passer à l'action. Pour nous, c'est fondamental. L'actualité a tendance à nous plonger dans la sidération, nous souhaitons au contraire, avec *Chiche*, donner les moyens à chacune et chacun de prendre sa place dans les transitions.

Dans notre manifeste, nous rappelons que dans la société, il y a celles et ceux qui regardent le monde tel qu'il est et se demandent pourquoi. Et celles et ceux qui imaginent le monde tel qu'il devrait être et qui se disent : pourquoi pas ? *Chiche* est fait pour ces gens-là.

L'intelligence collective semble centrale dans votre approche méthodologique. Pourriez-vous nous donner des exemples de « petits pas » collectifs ?

Dans les actions que l'on propose, la plupart sont collectives parce que le groupe a un effet positif sur les individus qui trouvent des alliés et du soutien dans leur lutte. On encourage par exemple les jeunes à aller voir les commerçants de leur quartier pour passer aux emballages réutilisables, à organiser des disco soupes (ces grands banquets populaires réalisés à partir des invendus de marché), à faire du sport avec des personnes réfugiées... Sur notre média, une centaine d'actions collectives et concrètes sont répertoriées, il n'y a qu'à faire son marché.

Quelle place prend la dimension émotionnelle ?

Chez makesense, l'approche tête-cœur-corps est notre marque de fabrique. La dimension émotionnelle prend une place importante parce que l'on prend soin des personnes que l'on mobilise. L'écoute est très présente dans tous nos formats, tout comme les moments de fête et de joie. L'engagement n'est pas un sacerdoce mais un moment de plaisir et de connexion avec les autres et avec ses émotions.

Quels sont les indicateurs qui vous font penser que cette dynamique peut fonctionner à l'échelle nécessaire pour 2050 ?

Depuis plusieurs années, nous avons mis en place une mesure d'impact de nos actions. En 2024, plus de 2,6 millions de personnes ont été touchées par nos contenus, messages, annonces via notre média *Chiche* et notre plateforme Jobs that makesense. 24 500 personnes ont expérimenté nos formats dans les écoles, les associations d'éducation populaire, en entreprises, dans le public comme le privé... Ce qui nous guide surtout c'est la façon dont nous diffusons notre boussole. L'objectif final est de redonner à tous et à toutes le pouvoir d'agir, d'être un levier d'émancipation et de reprise en main du cours des choses. C'est important dans une société où la résignation et le repli sur soi gagnent chaque jour du terrain. Notre action ne bouleverse pas le monde mais contribue à son échelle au changement culturel nécessaire aux transitions. Régulièrement, on se dit que quitte à être une goutte d'eau, autant être celle qui fait déborder le vase !

***« Le pire n'est jamais certain.
Soyons celles et ceux qui se disent
qu'au moins on aura essayé. »***

SE FORMER AUX NOUVEAUX RÉCITS

Quelques pistes
parmi tant d'inspirantes
initiatives existantes.

À VIVRE



- Assistez au **Green Shift Festival** de la Fondation Prince Albert II de Monaco.
- Participez à une **Marche du temps profond** qui retrace l'histoire de la Terre pas après pas.
- Suivez **Epop&**, la programmation permanente, libre et gratuite de l'Institut des Futurs Souhaitables.



À EXPLORER

- Le **MOOC Imagine 2050** pour apprendre à maîtriser le pouvoir des nouveaux récits, accessible gratuitement pour les particuliers :



- **Post-R**, un voyage pédagogique sur l'état du monde pour mieux appréhender l'avenir, conçu par l'Institut des Futurs Souhaitables :

À LIRE



- Découvrez l'optimisme de **Rob Hopkins**, initiateur du mouvement des villes en transition, avec *Et si...* (Actes Sud, 2023)
- Adoptez de nouveaux mots avec le livre-dictionnaire de **Jeanne Hennin**, *Les mots qu'il nous faut* (La mer salée, 2024)
- Changez de paradigme avec **Olivier Hamant** : *Antidote au culte de la performance : La robustesse du vivant* (Éditions Gallimard, 2023)
- Abonnez-vous à la newsletter **Chiche de makesense** pour comprendre, s'inspirer et agir sur les transitions sociales et environnementales



À ÉCOUTER

- Les podcasts du Green Shift Festival de la Fondation Prince Albert II de Monaco, en partenariat avec Music for Planet :



- Tous les passionnants podcasts de **Mathieu Baudin**, « Dites à l'avenir que nous arrivons », en partenariat avec les éclaireurs de Canal +

UN ÉTÉ EN MER
RÉSIDENTE D'ÉCRITURE
AU CŒUR DU
SANCTUAIRE
PELAGOS



Il faut imaginer plus de 2 000 kilomètres de côtes d'une poésie rare, bordant la Méditerranée nord-occidentale, des îles d'or du Var à la côte romaine en passant par Monaco. Au milieu, le plus grand espace marin protégé de Méditerranée : Pelagos... Dans *Un été en mer*, les écrivains Simonetta Greggio et Olivier Weber ont été invités par la Fondation Prince Albert II de Monaco, à travers son initiative Pelagos, à passer l'été 2024 en mer Méditerranée, dans le Sanctuaire.

Ils naviguent, plongent, explorent, rencontrent des pêcheurs, des scientifiques, des apnéistes, des commandants de ferry, des observateurs de cétacés, des protecteurs de tortues marines... Simonetta et Olivier entrecroisent leurs récits dans un journal de bord à deux voix, transmettant leur amour pour ce lieu refuge des cétacés de Méditerranée, encore trop méconnu du grand public en dépit des pressions humaines qui pèsent sur son équilibre.



“

La Méditerranée est généreuse. Elle l'a toujours été, avec les hommes, avec les animaux, avec la flore. C'est une *Mare nostrum* qui nous appartient, comme son nom latin l'indique, et l'histoire de l'humanité lui appartient aussi. Elle nous a enseigné la démocratie, l'art de la guerre et le délicat exercice de la concorde entre les peuples. Elle est la matrice des grandes civilisations anciennes. Elle ne connaît pas la marée mais a inventé le flux et le reflux de l'Histoire. (...) Elle a engendré la mythologie, les créatures divines, les monstres marins et les dieux polymorphes. Elle cache une abondance de vie incroyable. Comme l'écrit l'historien Fernand Braudel, « plus qu'aucun autre univers des hommes, la Méditerranée ne cesse de se raconter elle-même, de se revivre elle-même ». Oui, elle se revit, se survit. Et elle se meurt aussi.

Extrait du journal d'Olivier

“

Là, ils sont si près de moi que je pourrais nager avec eux si je me mettais à l'eau ; et ils ne réclament rien. Simplement, ils sont là. Je me demande s'ils talonnent tout le monde ou s'ils nous ont choisis, si ce sont les mêmes qu'hier soir et hier matin, et juste après, une pensée me surprend, ou plutôt une impression, celle que notre bateau est comme un train qui file dans la campagne et que les dauphins, dehors, sont les vaches que je vois par la fenêtre du compartiment, tranquilles, pas du tout concernées par ces convois qui passent – toujours les mêmes à leurs yeux, me dis-je. En fait, ce sont eux qui nous voient passer, pas nous. Nous parcourons leur territoire, non le contraire.

Extrait du journal de Simonetta

Simonetta Greggio et Olivier Weber, *Un été en mer. Voyage en Pelagos, sanctuaire de la Méditerranée*, Collection « Mondes Sauvages », Actes Sud, 2025.



RENCONTRE AVEC OLIVIER WEBER

Écrivain-voyageur, grand reporter, un temps diplomate auprès des Nations unies, il a couvert la quasi-totalité des guerres contemporaines. Auteur d'une trentaine d'ouvrages, il a passé un été à s'immerger dans la réalité du sanctuaire méditerranéen.

Comment avez-vous abordé cette résidence d'écriture sur le sanctuaire Pelagos ?

J'ai essayé, comme je l'ai fait pour mon livre *Frontières*, de tout laisser de côté pour m'imprégner de ce que les gens allaient me dire et de ce que les animaux allaient me signifier. L'objectif était de découvrir, redécouvrir le joyau à protéger de manière totalement immersive et avec les sentiments, les émotions.

Ce qui m'intéressait particulièrement, c'était de voir tous les acteurs : les marins, les pêcheurs, les apnéistes, les responsables de parcs départementaux et nationaux, les scientifiques, les chercheurs, les universitaires. L'approche humaine de Pelagos m'a fasciné, même si j'en connaissais déjà certains, dont l'apnéiste Guillaume Néry.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué dans cette découverte du sanctuaire ?

Ce qui m'a peut-être le plus marqué, c'est cette approche holistique, globale, qui tient compte des États, des acteurs économiques. C'est une zone immédiatement touristique que les rives de la Méditerranée et celle de Pelagos en particulier. Il y a une sorte de compréhension mutuelle nécessaire au sein de cet espace protégé né d'un paléo-océan.

En quoi cela vous a-t-il transformé ?

Ce voyage, ou ces voyages plutôt, furent comme une aventure émotionnelle et sensorielle qui aide à comprendre la chaîne du vivant. J'ai été très touché par cette redécouverte de la mer et sa beauté et par la nécessité évidente de protéger chacun de ses espaces, ainsi que la faune et la flore. La mer, qui a nourri les mythes de l'homme depuis l'Antiquité, doit demeurer du domaine du merveilleux et nous devons faire en sorte de préserver sa part de mystère quant aux fonds sous-marins, les grandes profondeurs. Pelagos est ainsi un paradigme, un exemple qui peut inspirer d'autres initiatives dans le monde.

***“ Pour moi, la mer, c’est le rêve,
c’est l’émerveillement.
Il faut continuer de l’explorer
avec respect, de la découvrir
pour mieux la comprendre. ”***

Pouvez-vous nous raconter vos moments forts en mer ?

C’est un voyage à l’horizontal sur la mer, avec des marins, des pêcheurs, des scientifiques, ainsi qu’un voyage à la verticale vers les profondeurs. Moi qui viens de la montagne, cette verticalité m’impressionne. Je me suis retrouvé dans la troisième dimension, comme disait l’apnéiste Loïc Leferme avec lequel je suis allé en Afghanistan pour une expédition.

J’ai eu une expérience particulièrement marquante lors d’une sortie sur un bateau de course Imoca. On faisait des quarts nuit et jour pour écouter, grâce à l’hydrophone, les cachalots qui restent en surface dix minutes et qui plongent pendant deux à quatre heures. À 4 heures du matin, on a vu le premier cachalot. C’est impressionnant, ce côté dantesque. On le reconnaît parce qu’il a un jet de travers, sur la gauche. J’ai donc découvert le cachalot avec cette « résidence mer » au large de Toulon et de Cannes.

Et puis il y a ce langage, ces clics qu’on ne connaît pas encore totalement. Les scientifiques les écoutent et essaient de comprendre le langage de la chasse, de la reproduction, le langage nuptial... C’est presque Champollion et les hiéroglyphes égyptiens.

Vous avez découvert le laboratoire monégasque sur le corail, au Centre scientifique de Monaco, où l’on pratique la recherche, la culture et le bouturage. Quelle a été votre impression ?

Cela a été une expérience enrichissante, d’une part avec la ferme sous-marine implantée à la sortie du port de Monaco et d’autre part pour le partage des connaissances mis en œuvre avec la présence de chercheurs de plusieurs pays dans le centre et les échanges. En effet, de nombreuses missions scientifiques à l’étranger en découlent. D’autres centres similaires existent dans le monde, très souvent en synergie et en coordination avec celui de Monaco, ainsi que d’autres expériences de réimplantation et de culture du corail. Il est indispensable pour la biodiversité que ces centres poursuivent leurs recherches et que les expériences de réimplantation se multiplient.

Quelles ont été vos rencontres humaines les plus marquantes ?

Eric Rinaldi, le seul pêcheur de Monaco qui pratique la pêche durable. Le contraste entre la côte et sa pratique de la pêche raisonnée est saisissant. C’est la surconsommation d’un côté, et lui qui fait attention à tout de l’autre. C’est vraiment le paysan traditionnel, le gardien des mers. L’apnéiste Guillaume Néry m’a également marqué, avec cette osmose qu’il développe avec le milieu marin, les poissons, sa lecture des cétacés. Toujours en restant à distance, dans le respect. Il y avait aussi ce « professeur Tournesol » fascinant sur le bateau, l’acousticien Hervé Glotin, mû par une profonde passion. J’ai eu la confirmation de ce que je ressens depuis le plus jeune âge : le scientifique, et d’une manière plus générale tout ce qui relève de la science, est aussi basé sur une part d’émotion et d’intuition.



Je citerai également Jean-Pierre Gattuso, directeur du laboratoire océanographique de Villefranche-sur-Mer, un peu le maître de cérémonie de nombreuses recherches sur le sanctuaire, et Jean-Marie Dominici, ancien directeur de la Réserve naturelle de Scandola en Corse, qui m'a beaucoup ému par son témoignage sur les pressions qu'il a subies pour faire respecter cette réserve marine.

| *Un groupe de cachalots.*

Quel message souhaitez-vous faire passer sur la protection marine à l'issue de cette résidence d'écriture ?

À l'approche des cétacés, j'ai appris que les respecter c'est se maintenir à distance. Il ne faut pas qu'on soit là avec du bruit, des pneumatiques, des moteurs, des cris. Si on ne voit pas les mammifères marins de près, tant mieux pour eux. Les voir de loin, c'est déjà tellement beau. Pour moi, la mer, c'est le rêve, c'est l'émerveillement. Il faut continuer de l'explorer avec respect, de la découvrir pour mieux la comprendre. Attention, l'exploration oui, l'exploitation exacerbée non. Les fonds sous-marins ne sont pas une zone commerciale et ne sont pas à vendre.

Comment cette expérience a-t-elle nourri votre livre *Un été en mer* ?

J'ai voulu faire quelque chose de positif dans cet ouvrage écrit à quatre mains, reflétant la nécessité partagée par beaucoup d'acteurs d'allier nos efforts, la société civile surtout. Les ONG, les associations travaillent là-dessus et poussent au-delà même des actions gouvernementales qui constituent cependant un moteur essentiel.

“J’ai voulu faire quelque chose de positif dans cet ouvrage écrit à quatre mains, reflétant la nécessité partagée par beaucoup d’acteurs d’allier nos efforts.”

C’est surtout un livre littéraire, une sorte de voyage onirique. Avec beaucoup de références littéraires, des grands poètes et écrivains qui ont idéalisé la mer comme Victor Hugo, Jack London, Baudelaire.

En quoi Pelagos pourrait-il servir de modèle pour d’autres espaces marins ?

Ce qui est génial avec Pelagos, c’est cette confluence des acteurs : les États, les ministres, les ambassadeurs, la société civile, la communauté scientifique, les organisations internationales. Il y a un maillage, les différents acteurs se parlent, ils ont des idées, une prise de conscience. Pelagos est assurément un modèle à reproduire ailleurs.

Au sein du Sanctuaire, il n’y a pas d’enjeux territoriaux directs, ce qui rend la zone facile à protéger. Cependant, il y a des enjeux de matières premières, de minerais. Ce qui me fait peur, c’est ce qui se passe avec les néo-empires actuels. J’ai notamment vu la prédation russe et chinoise en Afrique et sur les mers. Il ne faut pas que ce pillage des ressources et des poissons se produise en Méditerranée.

| Des globicéphales noirs.



RENCONTRE AVEC SIMONETTA GREGGIO



La romancière,
traductrice,
productrice radio
et scénariste italienne
Simonetta Greggio
vit entre Paris
et le Luberon.
Journaliste pendant
plusieurs années,
elle est l'auteur
de plus de quinze
romans et nouvelles.

Ce périple en Pelagos vous a-t-il transformée ?

Oui, complètement. J'étais néophyte. Il a fallu que je me documente, que je lise, que j'étudie, que je comprenne – enfin, que j'essaie de comprendre, parce que ce n'est pas facile. Avant, je me mettais les pieds en éventail sur la plage, je plongeais avec mon petit masque, je voyais les poissons et je faisais « Oh, ah ! ». Maintenant, je dis : « Tiens, il y a le mérou... Comment ça se fait qu'il est revenu ? Est-ce qu'il y a des poulpes ? Est-ce que c'est la période de la pêche aux poulpes ? Pourquoi le poulpe, on ne doit pas le mettre en élevage ? Pourquoi les dauphins sont-ils plus nombreux dans les eaux ligures ? Ah oui, il y a des piscicultures en pleine mer, d'accord, je vois ». Ces considérations sont nouvelles pour moi. Le fait d'avoir côtoyé des scientifiques, bien sûr, mais aussi des gens qui vivent de la mer, donc pour lesquels la mer est non seulement le vivant comme pour moi, mais la ressource, c'est une interaction intéressante, nouvelle pour moi.

Parlez-nous d'un exemple précis, comme votre expérience sur le bateau de pêche ligure...

J'ai pu embarquer sur un bateau de pêche à la sardine en Ligurie et j'ai vu comment ça fonctionne : il y a une douzaine de personnes – souvent des Siciliens, des gens très pauvres dont c'est le métier depuis toujours – qui travaillent et qui y habitent six mois par an. Ces hommes, qui ont entre dix-huit et soixante-huit ans, gagnent un tout petit peu d'argent, qu'ils envoient à leur famille restée en Sicile.



| Une tortue caouanne.



“De la santé de la mer dépend celle de la Terre. On ne le sait pas assez, ou ça reste juste des mots...”



© Greg Lecheur

Ils pêchent au lamparo toutes les nuits, quand la mer le permet. Ils gagnent au pourcentage de ce qu'ils pêchent, donc ils ont intérêt à être en mer vraiment beaucoup. Ils se prennent des douches glacées, trois, quatre, cinq douches glacées par nuit, parce que quand tu prends le poisson, que tu le soulèves et que l'anneau de la serre s'ouvre en l'air, l'eau salée se déverse sur toi. Ce sont des nuits terribles. Moi, je l'ai fait pendant deux nuits, je ne pêchais pas, je ne me prenais pas de douches glacées, mais j'étais quand même dévastée de fatigue.

Je ne peux pas aller en mer avec mes convictions pures et dures d'écolo et dire : « Maintenant, on arrête ». Il faut que je comprenne l'interaction économique, sociale. D'où viennent ces gens ? Quelle est leur connexion à la mer, manifestement bien plus ancienne que la mienne ? Sans compréhension, il n'y a pas de changement.

Durant ces nuits, nous avons pu rejeter en mer une trentaine de poissons-lunes. Je n'avais jamais eu un poisson-lune dans mes mains. Ça m'a beaucoup émue. Toucher la mer, profondément, c'est autre chose que de la voir de la plage.

| Un poisson-lune.

Quels autres souvenirs gardez-vous de cet été en mer ?

Le premier cachalot que tu vois, ça te change complètement. C'est la tour Eiffel qui sort des vagues. C'est un truc mythologique, c'est Moby Dick en vrai. Il était à vingt mètres de moi. L'eau dans laquelle je nage, c'est son eau, en fait. Il y a l'avant cachalot, il y a l'après cachalot. Plus que les dauphins, plus que les rorquals, plus que les raies, plus que les tortues, pour moi, mon expérience d'âme a été la communication avec le cachalot.

Tu as des yeux d'enfant pour le regarder et une énorme compassion pour cet animal totalement pacifique. Il n'en a rien à faire de notre jet ski, de nos ferries, de nos bêtises. Il est là, il est là depuis toujours. Il sera là le temps qu'on le laissera encore naviguer dans cette mer, vivre dans cette mer. Pourtant, par notre méconnaissance, notre désintérêt, notre profit immédiat, nous le mettons réellement en danger. Et nous avec lui. De la santé de la mer dépend celle de la Terre. On ne le sait pas assez, ou ça reste juste des mots...

Vous avez aussi assisté à l'éclosion de bébés tortues ?

Oui, j'ai passé une nuit sur le site de ponte des tortues caouannes, sur une plage de la commune de Hyères. C'était très émouvant de voir les tortillons sortir du sable et se hâter vers la mer. Pour finir, très peu survivent, seulement un pour cent. J'aimerais y retourner cette année car il faudrait vraiment que je vive l'expérience de l'attente. C'est là que les choses se passent, se comprennent : dans l'attente.

Racontez-nous comment se passent les nuits en mer.

Ce sont définitivement les nuits en pleine mer qui m'ont le plus marquée au cours de cette résidence... c'est-à-dire, quand autour de toi, tu n'as que du bleu. Ou du noir, du gris. Et quand la mer est agitée, ça fait bizarre. Une nuit j'ai dormi dans la petite couchette du skipper juste à l'avant du bateau, c'est comme si j'étais dans une bulle entourée d'eau. Et sous l'eau, il y a tous ces animaux que je ne connais pas et la mer peut me balayer à n'importe quel moment... Je me souviens des étoiles si lointaines, parce qu'en mer, il y a toute cette vapeur d'eau qui fait que les étoiles ne sont pas comme à la montagne, où elles sont très présentes, si proches. Là, c'était comme si le ciel était très loin. On était vraiment au milieu de l'eau.

Quelles rencontres humaines reprenez-vous en particulier ?

Véronique Sarano est une océanographe extrêmement compétente. J'aimerais l'entendre plus ! Dans les livres qu'elle écrit avec son mari, le merveilleux François, elle dit par exemple : « Pour changer le monde, il faut changer soi-même ». Je suis profondément avec elle dans ces mots-là.

Mon amie Anne Settimelli, qui a fondé l'association Explore & Preserve, consacre son temps à la préservation de la mer, sensibilise les enfants dans les écoles... lutte contre la bêtise, et il y en a beaucoup, de toutes sortes, les poubelles débordantes en bord de plage sans qu'aucun dispositif ne soit mis en place pour en éviter la dispersion, les gens qui maltraitent les poissons qu'ils viennent d'attraper ou qui jettent les poulpes vivants contre les rochers « pour les attendrir » – quand ils ne sont pas pêchés hors saison – les vacanciers qui traînent l'ancre dans les posidonies, les officiels qui décident de feux d'artifices sur des zones fragiles, les lâchers publicitaires de canards en plastique dans les cours d'eau... la liste est infinie. Elle est en colère, mais je comprends qu'elle le soit. Moi aussi je le suis, même si je me protège. On ne peut pas cesser de respirer à cause de cette colère, il faut s'en servir comme d'un moteur.

Et puis il y a ce capitaine qui a vécu une collision avec un cachalot, événement traumatisant qui l'a fait changer de vie ; ensuite il s'est engagé dans une association pour la défense des cétacés. Des gens comme ça. Qui décident qu'évoluer, changer, c'est possible.

***“Ce sanctuaire doit devenir, à mon sens,
un exemple vertueux pour toutes les
aires marines protégées du monde.”***

Cette expérience a-t-elle développé votre vision écoféministe du monde ?

Avant de me jeter dans un sujet qui me tient à cœur, j'essaie de comprendre à travers ceux, celles plutôt, dans ce cas de figure, qui ont compris tout ça avant moi. J'ai étudié, et je suis tombée sur des écrivaines et des philosophes qui ont parlé, argumenté, formulé l'écoféminisme, une vision du monde dans laquelle je me reconnais, par laquelle on remet en question le modèle, le pattern de fonctionnement, de notre société toute entière.

Durant cet été en mer j'ai vu quelques femmes de la mer, mais surtout des hommes. Certains, formidables, certes, mais ce sont surtout eux qui parlent. Les femmes sont souvent derrière eux, des socles, des soutiens. J'aimerais les entendre plus, ces femmes-là. Petite anecdote : quand je suis arrivée sur le bateau de pêche à la sardine, on m'a acceptée en faisant la grimace. Une femme en mer, déjà, ça porte la poisse !

Comment votre engagement a-t-il évolué à la suite de cette résidence ?

J'ai pris fait et cause pour l'association Explore & Preserve, on y organise des rencontres avec des autrices, des acteurs du vivant, des responsables d'associations et d'organismes de défenses de la biodiversité. Nous en sommes à la quatrième édition des Rencontres du 3^e Poulpe, avec un recueil de nouvelles publié par la maison d'édition Charleston – ça s'appelle *Des Nouvelles de la Mer*, c'est épatant. Nous avons aussi créé un prix, qui sera remis cette année à la Fondation Carmignac, à Porquerolles, c'est chic et beau, mais c'est surtout une victoire : faire coexister culture, beauté et défense de la nature, philosophie et protection du vivant. Je m'aperçois que beaucoup de femmes sont concernées par tout ça. On est là vraiment pour sensibiliser, pour faire parler cette mer de manière plus émotionnelle, plus sensible. Et il y a des hommes avec nous, bien sûr. Des hommes de bonne volonté.

Comment percevez-vous l'état actuel du sanctuaire Pelagos ?

À ce jour, personnellement, je trouve que Pelagos est une aire marine protégée... de papier. Il faut remplir ce beau projet avec des faits, des décisions, avec la volonté ferme des uns et des autres. Cet accord tripartite, Italie-France-Monaco, doit avoir le courage de s'imposer. Politiquement et économiquement. En faisant fi autant que possible des égos qui s'y promènent. Comme y travaille l'initiative Pelagos de la Fondation Prince Albert II de Monaco.

La réglementation pour la régulation de vitesse des ferries, par exemple, doit être revue, et il faudrait l'interdiction pure et simple des jet ski, l'un des sports nautiques les plus polluants : ça consomme énormément d'énergie, les gaz d'échappement polluent l'air et l'eau, ils rejettent de l'huile de moteur qui met des années à se dégrader, ils engendrent des nuisances sonores, 120 à 190 décibels, beaucoup trop. Tout ça pour la jouissance d'avoir un engin puissant voire dangereux entre les jambes, c'est quelque peu disproportionné et hors contexte dans le combat d'un sanctuaire.

... Car ce sanctuaire doit devenir, à mon sens, un exemple vertueux pour toutes les aires marines protégées du monde.

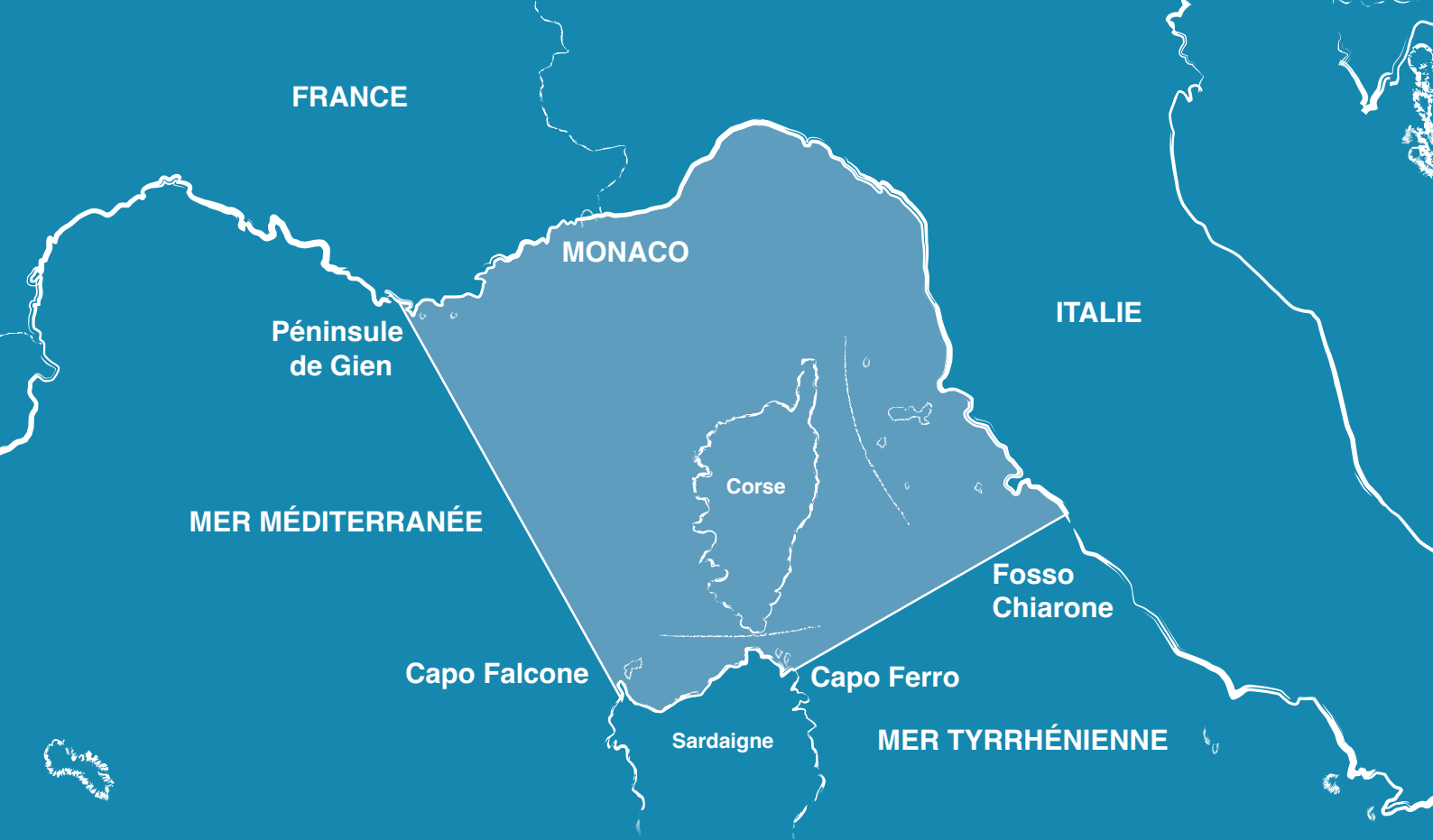
Quelles seraient les actions prioritaires pour le sanctuaire ?

La liste est trop longue, il faudrait du temps pour développer, mais d'abord, il faut une droiture. La volonté de faire de ce sanctuaire un endroit exemplaire pour dire au monde, « Vous voyez, les cétacés qui n'ont pas de frontières, cachalots, rorquals, dauphins, vont traverser les eaux du monde entier et revenir ici, dans Pelagos, pour manger, se reposer et faire des bébés, car ici, ici c'est la paix ! »

Pelagos existe, les acteurs sont autour de la table. Est-ce qu'on peut rendre vraiment effectif ce sanctuaire ? Il faut se saisir de tout ce qui est positif et le mettre en place.

Si j'y crois ? Ça dépend des jours. Mais je fais comme si, parce que ce n'est que comme ça qu'on arrive à faire bouger les choses. Enfin, peut-être. On verra.

Mer des Baléares



LE SANCTUAIRE PELAGOS

Né d'un Accord signé en novembre 1999, le Sanctuaire Pelagos est la première aire transfrontalière de Méditerranée destinée à la protection des mammifères marins. S'étendant sur 87 500 km² entre la France, Monaco et l'Italie, cette zone concentre différentes espèces de cétacés dont certaines sont sur la liste rouge de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) des espèces menacées. Ce sanctuaire représente à lui seul la moitié des espaces marins de la région méditerranéenne bénéficiant d'un statut de protection.

L'INITIATIVE PELAGOS

L'Initiative Pelagos a été lancée en 2021 par la Fondation Prince Albert II de Monaco, le World Wide Fund for Nature (WWF), l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) et le Réseau des gestionnaires d'aires marines protégées en Méditerranée (MedPAN). Ce partenariat entre acteurs de la société civile en Méditerranée a pour objectif de financer des activités qui protègent, conservent et promeuvent le Sanctuaire – en cohérence avec le plan de gestion de l'Accord Pelagos, établi par les trois pays responsables du Sanctuaire.

Aujourd'hui, moins de 9% de la mer Méditerranée est officiellement sous un statut de protection et près de la moitié de cette zone est constituée par le Sanctuaire Pelagos.

*TORTUES
DE MER
À SÃO TOMÉ :
UN PROGRAMME
DE CONSERVATION
COMMUNAUTAIRE*

La Fondation Prince Albert II de Monaco s'est engagée depuis 2024 aux côtés de Programa Tatô, une ONG internationale basée sur l'île de São Tomé qui contribue à la conservation des tortues marines et à la gestion durable des écosystèmes marins et côtiers grâce à une approche de conservation intégrative et communautaire.



São Tomé et Príncipe est un petit État insulaire d'Afrique centrale abritant une biodiversité exceptionnelle dont une très riche faune marine. Nichées au cœur du Golfe de Guinée, ses îles abritent d'importantes aires de reproduction et d'alimentation de tortues marines. Cinq des sept espèces présentes à l'échelle mondiale fréquentent leurs eaux : la tortue verte (*Chelonia mydas*), la tortue olivâtre (*Lepidochelys olivacea*), la tortue imbriquée (*Eretmochelys imbricata*), la tortue luth (*Dermochelys coriacea*) et la tortue caouanne (*Caretta caretta*).

Or, toutes ces espèces de tortues marines sont inscrites sur la liste rouge de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) et hautement menacées. En cause, une exploitation traditionnelle des tortues marines pour la

consommation et le commerce de viande et d'œufs, ainsi que pour l'artisanat à base de carapace. À cela s'ajoute de nouveaux dangers : les captures accidentelles liées à la pêche, la pollution, l'urbanisation et l'érosion côtières, l'extraction illégale de sable ou encore le tourisme mal régulé.

Depuis 2014, Programa Tatô s'emploie à renforcer le programme de conservation des tortues marines de l'île de São Tomé avec l'aide des communautés locales. L'organisation assure, d'une part, la préservation et le suivi des espèces, ainsi que l'amélioration de la gestion des écosystèmes marins et côtiers, et elle contribue d'autre part au développement d'alternatives économiques durables au commerce de la tortue. Un double enjeu qui nécessite de parvenir à faire évoluer les mentalités à tous les niveaux...



94 61

94 tortues capturées accidentellement ont pu être relâchées grâce au programme.

Programa Tatô emploie 61 personnes, pour la plupart issues des communautés côtières.

80

Les 80 principales plages de ponte des tortues marines sont suivies et protégées par des agents communautaires.

50

Plus de 50 anciens braconniers de tortues marines ont été formés et impliqués dans les actions de conservation des tortues marines.

82 700

Plus de 82 700 adultes et 11 800 enfants ont été sensibilisés à l'importance de protéger les tortues marines et ont été formés aux comportements responsables.

25

25 kilomètres de plages surveillées quotidiennement pendant la saison de nidification de septembre à avril, soit 55 plages au nord, à l'est et au sud de l'île.

50

50 kilomètres de plages surveillées chaque semaine de novembre à février, avec des recensements hebdomadaires sur les 25 plages les moins fréquentées par les tortues marines.

RENCONTRE AVEC BETÂNIA FERREIRA- AIRAUD

Directrice et cofondatrice de
l'association Programa Tatô



Comment est né le projet Programa Tatô ?

Programa Tatô a été créé en 1998, après une première étude menée en 1994 par l'American Peace Corps, dans le cadre du programme ECOFAC financé par l'Union européenne. L'objectif était de surveiller les principales plages de ponte des tortues marines à São Tomé et Príncipe. En 2002, la coordination a été confiée à MARAPA, ONG locale, et en 2014, nous avons été contactés pour soutenir l'équipe. En 2018, nous avons pris la décision cruciale de transformer le projet en une ONG nationale indépendante : l'association Programa Tatô. Nous avons délibérément conservé le nom, qui jouissait d'une réputation et d'une confiance certaines auprès des communautés locales, des autorités et des partenaires. Depuis, notre action s'inscrit dans une approche intégrée, qui lie science, conservation et essor communautaire durable.

Quelles actions scientifiques sont mises en place pour préserver les tortues marines de l'île de São Tomé ?

La science est au cœur de notre démarche. Durant toute la saison de nidification, de septembre à avril, nous procédons au suivi systématique de plus de 80 plages de ponte, cruciales pour l'espèce. Ce suivi consiste à enregistrer toute activité de nidification, à protéger les nids et à étudier le comportement des tortues femelles pour mieux comprendre la dynamique des populations adultes qui reviennent sur nos plages. Nous marquons les femelles nidifiantes et menons des analyses génétiques pour déterminer la structure de la population et ses liens avec d'autres régions. Nous déployons aussi des satellites transmetteurs pour suivre les migrations post-nidification et identifier les aires d'alimentation critiques. Lors de nos études, qui s'étendent des juvéniles aux subadultes, nous examinons les habitudes des tortues, leurs préférences d'habitat, leur santé et leur niveau d'exposition aux contaminants.

Nous étudions les prises accidentelles lors des activités halieutiques, et ce, en étroite collaboration avec les pêcheurs pour veiller à libérer les tortues en toute sécurité tout en collectant de précieuses données sur ces interactions. Enfin, nous menons des études d'ordre social pour évaluer l'incidence de nos mesures de conservation et de nos programmes communautaires. Cela nous aide à mesurer l'évolution des attitudes, comportements et moyens de subsistance chez les communautés côtières. L'ensemble de ces actions scientifiques nous permet d'identifier des tendances, d'affiner les stratégies de conservation et d'accompagner le processus décisionnel à partir des données du terrain, aux niveaux tant local que national.

“Notre action s’inscrit dans une approche intégrée, qui lie science, conservation et essor communautaire durable.”



Tortue olivâtre | *Lepidochelys olivacea*

Nom local : Tatô
Nombre de nids : 350 - 680



Tortue imbriquée | *Eretmochelys imbricata*

Nom local : Sada
Nombre de nids : 140 - 270



Tortue verte | *Chelonia mydas*

Nom local : Mão Branca
Nombre de nids : 250 - 1150



Tortue luth | *Dermochelys coriacea*

Nom local : Ambulância
Nombre de nids : 30 - 160



Tortue caouanne | *Caretta caretta*

Nom local : Cabeça Grande
Cette espèce est parfois présente dans les eaux côtières et quelques nids ont pu être observés.





Avez-vous déjà constaté des évolutions chez certaines espèces ?

Oui, nous commençons à observer des signes vraiment encourageants. Les tortues imbriquées, en danger critique, semblent nettement se rétablir, et les tortues vertes connaissent un lent repeuplement. Cela nous montre que vingt ans d'action à protéger les plages de nidification, à impliquer les communautés locales et à réduire la pression de la chasse sur la faune font la différence.

Bien sûr, ces avancées restent fragiles. Les espèces observées font toujours l'objet de nouvelles menaces comme les prises accidentelles de la pêche artisanale, l'extraction de sable et un tourisme non réglementé. Ces signes de rétablissement sont très prometteurs, mais ils nous rappellent que, pour préserver les tortues, nous devons impérativement poursuivre nos actions de conservation.

Quel lien existe-t-il entre la préservation des tortues marines et la gestion durable des écosystèmes marins et côtiers ?

Pour nous, préserver les tortues marines ne se limite pas à protéger des espèces en danger. En contribuant à créer et à bien gérer les aires protégées, nous voulons sauvegarder les habitats critiques comme les plages de ponte, les prairies sous-marines et les récifs coraliens. Nous voulons offrir aux communautés locales des opportunités viables à long terme, par exemple par des pratiques de pêche durable, un tourisme responsable ou un développement mieux planifié du littoral. En ce sens, ces mesures de conservation axées sur les tortues dynamisent plus largement la gestion durable des ressources côtières et marines, assurant la protection à long terme non seulement de la biodiversité, mais aussi des moyens de subsistance des populations locales.

Quelle est la particularité de votre approche de conservation ?

Notre approche est unique en ce sens que nous plaçons la population au cœur des actions de conservation. Pour nous, il n'est possible de protéger la nature qu'à condition d'impliquer pleinement les communautés locales. C'est pourquoi nous investissons dans plusieurs de leurs membres – dont plusieurs dépendaient des tortues pour vivre – en les formant pour faire d'eux des agents de protection de la nature.

Nous soutenons également des projets d'action sociale dans chacune des communautés où nous intervenons. Financés par les revenus tirés de l'observation des tortues, ces projets visent à améliorer la scolarisation, à créer des centres culturels ou même à garantir un accès à l'eau potable. Aux habitants dont l'existence dépendait traditionnellement des tortues marines nous proposons d'autres moyens de subsistance – par exemple, s'ils intègrent notre équipe, créent de petites entreprises ou participent à un projet que nous venons de lancer pour mettre le poisson en conserve. Ils passent ainsi à des activités légales et durables tout en subvenant aux besoins de leur famille.

“Ces mesures de conservation axées sur les tortues dynamisent plus largement la gestion durable des ressources côtières et marines.”

En parallèle, pour garantir un changement sur le long terme, nous sensibilisons et formons les jeunes générations, qui deviendront un jour les gardiens de ces écosystèmes. Plus que de préserver les tortues marines et leurs habitats, nous investissons finalement dans les hommes et les femmes. Nous renforçons des communautés pour qu'elles soient capables de coexister avec et de protéger leur patrimoine naturel.

Comment parvient-on à changer les mentalités ?

Changer les mentalités et les comportements prend du temps. C'est un long processus qui s'étend sur plusieurs années, parfois même plusieurs générations. Patience, constance et, surtout, confiance sont indispensables. Les populations doivent comprendre que la protection de la nature implique certes de préserver la faune et la flore sauvages, mais aussi d'améliorer leur propre existence et l'avenir de leurs enfants. À São Tomé, il s'agit en fin de compte de rendre la population locale fière du patrimoine naturel de son île et de lui laisser s'approprier les actions de conservation.

Éduquer et sensibiliser, surtout les enfants et les jeunes, sont essentiels : cela influence leurs familles aujourd'hui et fera d'eux les leaders de demain pour protéger la nature.

À quelles difficultés avez-vous été confrontés ?

Durant toutes ces années, les défis ont été nombreux. L'un des plus difficiles est l'application laxiste des lois, qui empêche de bien protéger les plages de ponte et les aires marines de toute activité illégale. Autre problème : le manque de communication et de coordination entre entités gouvernementales, qui ralentit la prise de décision et la mise en œuvre de mesures de conservation.

Et, bien sûr, il est toujours difficile de s'assurer un financement durable à long terme. Or, sans cela, difficile d'étoffer notre équipe ou d'assurer de meilleures conditions de travail aux personnes sur le terrain qui tentent chaque jour de faire de la protection de la nature une réalité. Malgré ces difficultés, nous continuons d'avancer, de nouer des partenariats et de nous montrer créatifs pour surmonter ces obstacles.

Quelle a été votre plus belle victoire ?

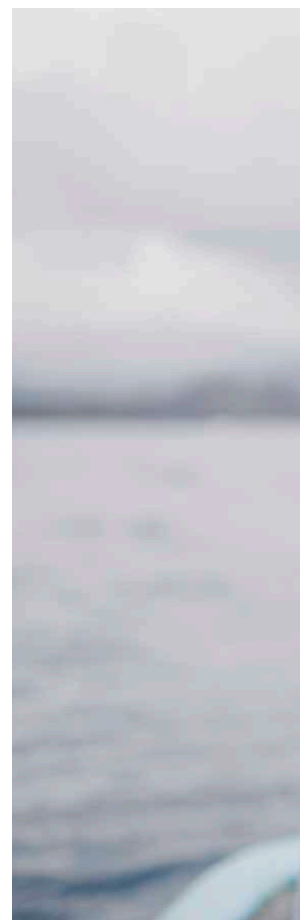
Notre plus grande victoire aura sans doute été de voir d'anciens chasseurs de tortues et d'anciens pêcheurs s'élever au rang des plus fervents leaders de la conservation, au sein de leurs propres communautés et même de notre équipe. Ils sont la preuve vivante que faire confiance aux gens et leur donner la possibilité de renforcer leurs compétences et de saisir de réelles opportunités économiques, c'est leur donner les moyens de devenir de puissants défenseurs des espèces mêmes dont leur subsistance dépendait auparavant. Cette transformation est une source incroyable d'inspiration.

Quels sont vos prochains axes de développement ?

Avec les années, Programa Tatô est devenu un exemple national de mesures de conservation basées sur les communautés locales. Notre priorité est donc de grandir toujours plus, tout en restant étroitement connectés aux communautés locales avec lesquelles nous travaillons.

Nous voulons également étendre notre approche à d'autres représentants de la mégafaune marine et de leurs habitats, en créant une stratégie plus globale pour protéger la riche biodiversité marine de São Tomé.

Un autre axe consistera à investir dans les capacités nationales pour former et autonomiser les Santoméens et en faire la nouvelle génération de leaders de la conservation marine. Et, bien sûr, nous travaillons à pérenniser notre organisation en nous assurant un financement à long terme capable de garantir la conservation marine de São Tomé pour les années à venir.





UNE NOUVELLE
VAGUE
DE LEADERS
ENGAGÉS

Du 18 au 28 juin 2025 a eu lieu la troisième édition du campus Re.Generation de la Fondation Prince Albert II de Monaco : un programme sur-mesure visant à renforcer les compétences en leadership et communication des dix talents sélectionnés pour intégrer sa promotion.

*Ailars
David*
(Tanzanie)

*Xananine
Calvillo*
(Mexique)

*Célia
Roussin*
(France)

*Yara
Yousry*
(Égypte)

*Elena
Martínez
Martínez*
(Espagne / République
Dominicaine)

*Shirley
Binder*
(Panama)

*Irina
Fedorenko*
(Russie)

*Björn
Sandström*
(Suède)

*Adhitya
Raghavan*
(Inde)

*Lefteris
Arapakis*
(Grèce)





Dans le contexte actuel de la crise du climat et de la biodiversité, une grande partie des jeunes générations décide de s'orienter professionnellement en faveur d'une transition écologique juste et durable. Déterminés à agir, conscients de la complexité systémique des dangers auxquels notre planète est exposée, ces « acteurs du changement » travaillent à impulser les transformations positives dont nous avons collectivement besoin.

| Moments d'échanges privilégiés avec S.A.S. le Prince Albert II de Monaco.

Afin d'encourager cette dynamique, la Fondation Prince Albert II de Monaco soutient depuis 2023, à travers son initiative Re.Generation, des talents en début de carrière, âgés de moins de 37 ans, d'origines géographiques variées et de différents secteurs d'activité (activisme, conservation, science, médias, finance, politique, art, entrepreneuriat ou innovation).

Ces personnalités, sélectionnées en collaboration avec des partenaires de haut niveau participent tout d'abord à un campus composé de formations, dispensées par l'Institut européen d'administration des affaires (Insead), de masterclasses d'experts de renommée mondiale, de visites de terrain et de sessions de networking.

Chaque membre de la promotion est ensuite accompagné par les équipes de la Fondation, pendant un an, pour accroître son impact médiatique et identifier des opportunités de prises de parole lui permettant de mettre en valeur son engagement pour l'environnement et les projets qu'il entreprend.

Au fil des années, une véritable communauté est née, avec comme moteur une passion commune : protéger notre planète et bâtir un avenir plus durable.

Dans la lignée de notre dossier « Bienvenue en 2050 », nous avons interrogé les dix talents de la promotion RE.GENERATION 2025 sur leur représentation d'un avenir durable et désirable. Autant d'exemples inspirants pour nous projeter dans le monde de demain avec enthousiasme et motivation.

ELENA MARTÍNEZ MARTÍNEZ



Elena Martínez Martínez est une océanographe espagnole, biotechnologue marine et entrepreneuse de l'économie bleue. Co-fondatrice et directrice technique de la première entreprise de la Blue Tech en République dominicaine, SOS Biotech, Elena agit pour transformer les algues invasives en des produits biologiques à valeur ajoutée qui remplacent les intrants fossiles et favorisent la transition vers une économie circulaire.

Tout ce que nous ne parvenons pas à valoriser nous paraît inutile. Or, la nature nous le montre, si nous voulons bien ouvrir les yeux, tout a une finalité. Les déchets relèvent d'un concept humain. Dans la nature, rien n'est perdu, tout a un rôle. Même l'oxygène que nous respirons est un sous-produit, un « déchet », de la photosynthèse. Alors pourquoi traiter l'abondance comme un problème ?

Les invasions d'algues sont l'une des nombreuses facettes du changement climatique – une crise qui impacte nos côtes, nos économies et nos populations. C'est là une menace de taille, certes, mais c'est aussi une opportunité. Si nous modifions notre perception des choses, nous saurons transformer ce « déchet » en un bioproduit qui protège les cultures, remplace les polluants et nous inspire de nouveaux matériaux durables. Et ce, suivant des modèles économiques où nous n'aurons plus à choisir entre populations, planète et profit parce qu'ils auront été pensés au service des trois. La nature nous montre déjà la voie vers ce futur. À nous de mesurer le potentiel de ce qui nous semblait inutile. Le déclic a eu lieu – et la transformation est en marche.

”

Shirley Binder est une biologiste marine panaméenne qui travaille en partenariat avec les pouvoirs publics au service de politiques de conservation du milieu marin. Senior Officer au Pew Bertarelli Ocean Legacy, elle est reconnue pour son rôle moteur dans la protection de l'Océan et la négociation d'accords majeurs pour la conservation des requins.

SHIRLEY BINDER



Un futur désirable, c'est un monde où les êtres humains et la nature s'épanouissent ensemble. Nous sommes inclus dans la biodiversité : parler perte de biodiversité, c'est parler de notre perte à nous. Pour moi, préserver l'Océan et la vie foisonnante, intriquée, qu'il abrite, c'est finalement préserver l'humanité.

Mettre en œuvre une initiative 30x30 – protéger 30 % des aires marines d'ici 2030 – forte et pertinente pour l'Océan est essentielle au bien-être des communautés côtières, des pêcheurs, du tourisme et d'autres activités socio-économiques qui dépendent d'un Océan en bonne santé. Un futur désirable implique d'adopter une approche de conservation globale.

Mais vivre en équilibre avec cette prodigieuse diversité – de la vie microscopique aux grandes espèces migratoires – est bien plus qu'un objectif de conservation. C'est une voie vers une planète meilleure et une vie humaine plus épanouissante. Cette vision, suivant laquelle nous coexistons avec l'opulence océanique et la protégeons, c'est ce qui me donne de l'espoir – et me rend heureuse.

”

AILARS DAVID



Ailars David est un océanologue tanzanien qui travaille à autonomiser les jeunes et les communautés côtières indigènes en matière de restauration océanique et de durabilité. Il a fondé et dirige la Sustainable Ocean Alliance Tanzania (SOA Tanzania), ONG officiellement rattachée à la Sustainable Ocean Alliance, d'envergure mondiale, et constituée de jeunes militants qui coordonnent des initiatives de conservation marine.

Un futur désirable, c'est un Océan et une justice climatique indissociables. Nous y protégeons l'Océan non comme un espace sauvage lointain, mais comme un système vivant intimement lié à notre survie. Je vois la jeunesse côtière nous montrer la voie, en qualité non de victimes de la hausse du niveau de la mer, mais d'architectes de solutions régénératrices. Nous nous appuyons sur les communautés, sur le savoir indigène et sur la science pour restaurer les prairies sous-marines et les mangroves et lutter pour la biodiversité marine. Dans cet avenir, l'Océan est un allié climatique qui absorbe le dioxyde de carbone, nourrit des millions d'individus et nous connecte les uns aux autres. Si nous osons imaginer un monde ayant dépassé la logique extractiviste et le concept de frontières, nous créerons, à partir de l'eau, une planète prospère.

”



YARA YOUSRY

Yara Yousry est une architecte égyptienne, fervente défenseuse du développement durable et entrepreneuse primée. Ses positions sur un design durable et son impact social ont fait d'elle une leader de ces thématiques.

Elle est co-fondatrice de Bahtinet, une entreprise sociale qui produit des textiles biodégradables à partir de déchets de bananiers tout en soutenant les communautés agricoles.

Pour moi, un futur désirable, c'est un monde où la connexion profonde entre l'être humain et la nature est pleinement reconnue et célébrée. Un monde où le design n'est dicté ni par les egos de chacun ni par une esthétique abstraite, mais reflète une compréhension aiguë de la chorégraphie comportementale et des besoins humains. Trop souvent, nous voyons des produits et des espaces qui ont été créés sans prendre en compte, ou à peine, les gens qui y vivent, travaillent et interagissent avec eux. L'avenir que j'imagine intègre un design participatif qui, bien plus qu'un cadre théorique défini dans des manuels, est une réalité vécue, où chaque voix compte et où les communautés façonnent les solutions dont elles ont besoin. Dans cet avenir, l'inclusion, l'empathie et la collaboration définissent nos modes de création, tant et si bien que le design est vraiment pensé pour les populations et par les populations, contribuant ainsi à remplir nos responsabilités vis-à-vis des humains et de la planète.

”



CÉLIA ROUSSIN

Célia Roussin est une entrepreneuse française qui a fondé Pépité Raisin, entreprise pionnière dans les solutions circulaires

innovantes issues des résidus de la vigne et du vin. En plus de dix ans d'expérience à l'international dans les vins et spiritueux, Célia a identifié le potentiel de la bioéconomie et des solutions basées sur la nature à des fins de régénération.

Je suis à table. On papote, on rigole. On sent, on goûte. Les tomates ont du goût ; juteuses, sucrées, umami, acides. Je me régale, je prends du plaisir. J'aime manger, profondément ; les tables partagées, les moments suspendus. J'aime la sensation des saveurs à chaque bouchée autant que les émotions suscitées.

Ma vision d'un futur souhaitable tient dans cette assiette, dans cette tomate, et dans ce verre de vin peut-être posé à côté. Ce que nous mangeons est bon, pour notre plaisir et pour notre santé. Ce que nous mangeons vient de sols vivants, des sols qui produisent des aliments de qualité, qui nous nourrissent vraiment.

Aujourd'hui, 40 % des terres dans le monde sont dégradées. Si j'adore manger, je mesure aussi les menaces qui pèsent sur notre alimentation en raison de la désertification des sols. Mon futur désirable est un monde où tout ce que nous cultivons contribue à la santé commune. Avec une agriculture biologique et régénératrice, des approvisionnements saisonniers, une éducation alimentaire dès le plus jeune âge. Et le bonheur de savourer et d'être connecté aux autres.

Le « care » commence à table, dans l'assiette – le soin pour soi, pour les autres et pour la planète par le simple fait de manger.

”



ADHITYA RAGHAVAN



J'imagine un avenir où nous n'aurons plus à choisir entre économie et écologie et où nous concevons des systèmes au service des deux. Takt développe des outils d'intelligence artificielle qui aident les usines à gagner en efficacité, à consommer moins d'énergie et à réduire leurs émissions sans devoir réorganiser l'intégralité de leurs opérations.

Ces usines, souvent ignorées des conversations sur le changement climatique, sont vitales à la subsistance des populations et aux économies régionales. Les voilà pourtant paralysées par des procédés obsolètes et de maigres marges. Nous sommes convaincus que la voie vers un monde plus durable passe non seulement par une approche innovante, mais aussi par l'optimisation – en recourant à des technologies qui maximisent les résultats de l'existant.

Dans un futur désirable, les travailleurs se sentent responsabilisés, les ressources sont respectées, et les données nous aident à prendre des décisions plus judicieuses pour un monde plus propre – usine par usine. Il s'agit moins de freiner le progrès que de le mettre en adéquation avec les limites et le potentiel de notre planète.

Adhitya Raghavan est un ingénieur et entrepreneur indien spécialisé dans les entreprises évolutives qui mobilisent technologie et développement durable pour générer un impact social. Actuellement en MBA à la Harvard Business School, Adhitya a créé Takt, une startup au croisement de l'IA et de l'industrie manufacturière. Objectif : aider les usines sur les marchés émergents à gagner en productivité, à réduire tout gaspillage et à adopter un fonctionnement plus durable.

”

IRINA FEDORENKO



Irina Fedorenko est une experte russe en finance climat et une entrepreneuse en série spécialisée dans les biotechnologies. Elle préside Origination at Abatable, plateforme pour le climat qui encourage l'investissement dans des projets carbone de qualité supérieure et qui met à disposition des connaissances liées au marché de la compensation carbone. Elle est aussi co-fondatrice de Dendra Systems, Flying Forest et Vlinder.

J'adorerais vivre dans un monde où les coûts environnementaux de l'activité économique seraient correctement comptabilisés. Ce serait un pas en avant pour pour notre santé, notre alimentation, notre sécurité et bien plus encore. Non seulement je rêve d'un tel monde, mais je travaille activement à le créer, entre la co-fondation d'une entreprise de plantation d'arbres par drones et le développement de projets de mangrove.

Je rêve d'un monde où les entreprises investissent dans la restauration de la nature. Si, au lieu d'évaluer les risques de chaque projet et d'avoir peur d'y injecter des capitaux, leurs dirigeants établissaient un prix interne du carbone et tenaient compte des risques de l'inaction, cela générerait des revenus que leurs entreprises pourraient ensuite consacrer à l'action climatique et cela préserverait l'avenir de leurs activités ainsi que la planète. Cela créerait aussi des emplois pour les jeunes, qui plutôt que d'être réduits à des « idéalistes » – comme moi –, seraient aussi vus comme des pragmatiques qui mesurent la valeur et l'urgence de restaurer la nature.

”

Xananine Calvillo vient du peuple indigène des Popolocas (Ngiwa) de l'état de Puebla, au Mexique. Elle a co-fondé l'initiative JnaTsjo qui réunit des femmes et des jeunes pour protéger les savoirs traditionnels et les écosystèmes natifs de la vallée de Tehuacán.

XANANINE CALVILLO



J'imagine un futur marqué par nos ancêtres, où les sociétés écoutent la Terre et sa sagesse pour encourager l'innovation ; un futur où le cœur des êtres vivants bat d'une force qui guérira nos corps et nos territoires. Ce futur trouve ses fondements dans les traditions ancestrales héritées de nos anciens et dans les changements auxquels notre jeunesse aspire. C'est l'avenir dans lequel je désire vivre, et auquel je souhaite contribuer aujourd'hui pour en faire une réalité demain. C'est le principe du futurisme indigène : les communautés qui sont les gardiens ancestraux de la Terre depuis des centaines d'années peuvent nous inspirer des solutions pour remédier à la crise climatique et sociale, maintenir l'autonomie des communautés à la croisée des cultures, et créer avec les écosystèmes une réciprocité qui aide à soigner et à réparer partout où l'histoire l'impose. Un tel avenir existe, nous sommes en train de le créer, nous l'entendons les matins calmes, nous le semons chaque jour et le laissons nourrir nos corps et territoires à mesure que nous avançons dans sa direction.

”





LEFTERIS ARAPAKIS

Lefteris Arapakis représente la cinquième génération d'une famille de pêcheurs grecs. Il a cofondé l'entreprise sociale Enaleia, qui s'est fixé pour mission de restaurer les écosystèmes marins tout en générant de la valeur pour les communautés de pêche. Enaleia a ainsi créé la première école de pêche de Grèce et lancé l'initiative

Mediterranean Cleanup, qui mobilise le secteur halieutique à grande échelle pour retirer le plastique en mer. À ce jour, plus de 58 % des plastiques collectés – filets de pêche et autres déchets – ont été réinjectés dans l'économie circulaire, contribuant par exemple à la production de kayaks.

Ma vision repose sur une humanité et une nature qui vivent en harmonie. Notre civilisation n'exploite plus la Terre, mais entretient avec l'environnement une relation gagnant-gagnant. Dans ce monde, les mers ont été débarrassées de tout plastique ; le climat est stable ; l'air, propre.

Les communautés locales jouent un rôle central dans cette transition – en initiant des actions propices à l'innovation, à l'adoption de pratiques durables et à la gestion environnementale. Si nous soutenons l'économie bleue et verte, nous créerons des emplois justes, nous réduirons la pauvreté et nous renforcerons les capacités des populations sur leur lieu de vie.

C'est un monde où l'humanité existe encore et prospère. Où protéger la planète devient, plus qu'une obligation morale, un plan d'action existentiel.

”

Björn Sandström est un skieur de fond suédois qui prépare les Jeux olympiques de Milano Cortina 2026. Diplômé en sciences de l'environnement, il travaille pour une entreprise engagée dans la protection environnementale. Militant convaincu, il met à profit son exposition médiatique pour promouvoir le développement durable et la sensibilisation aux problèmes climatiques dans le milieu des sports d'hiver.



BJÖRN SANDSTRÖM

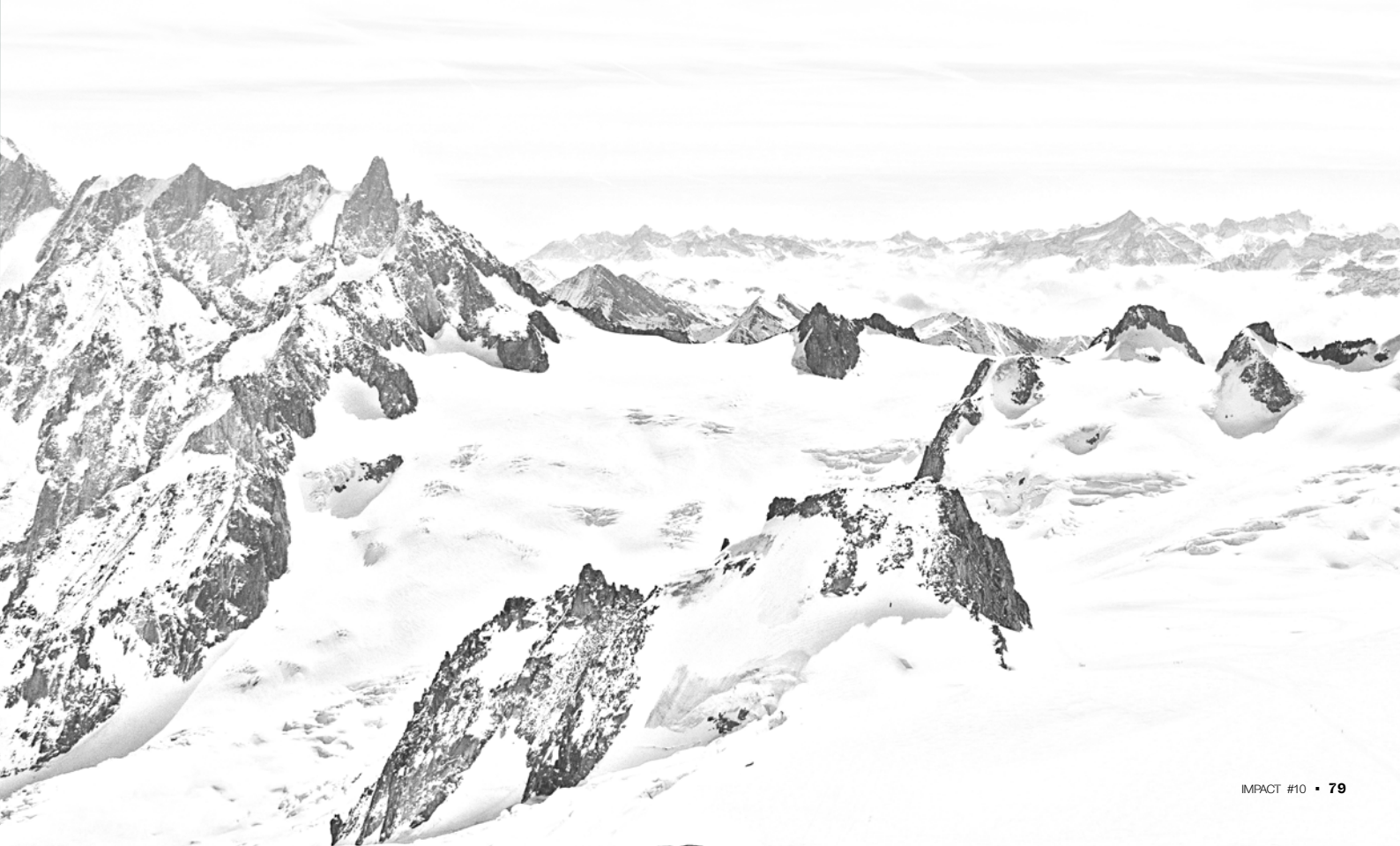
Dans un futur désirable, sport et durabilité vont de pair – les athlètes nous inspirent sur piste et en dehors. Les sports d'hiver perdurent sur une planète saine, où les émissions ont été réduites drastiquement, et où transparence et action concrète remplacent *greenwashing* et *sportswashing*.

Or, pour revenir à des niveaux acceptables pour notre planète, nous devons absolument nous interroger sur la présence des carburants fossiles dans le sport. Chaque jour, partout dans le monde, des athlètes et équipes incroyables réalisent des performances grandioses, tout en étant trop souvent sponsorisés par des acteurs des énergies fossiles. Cette contradiction compromet l'avenir même de leurs sports. Si nous tenons réellement à pratiquer des sports d'hiver en 2050, il nous faudra soit renoncer à ces sponsors, soit exiger de ces entreprises d'accélérer sans compromis leur transition vers d'autres ressources.

Le changement résultera d'une alliance entre courage collectif, données et connexion émotionnelle.

Les individus se sentiront habilités – du fait d'être unis – à construire un avenir juste, adapté au changement climatique.

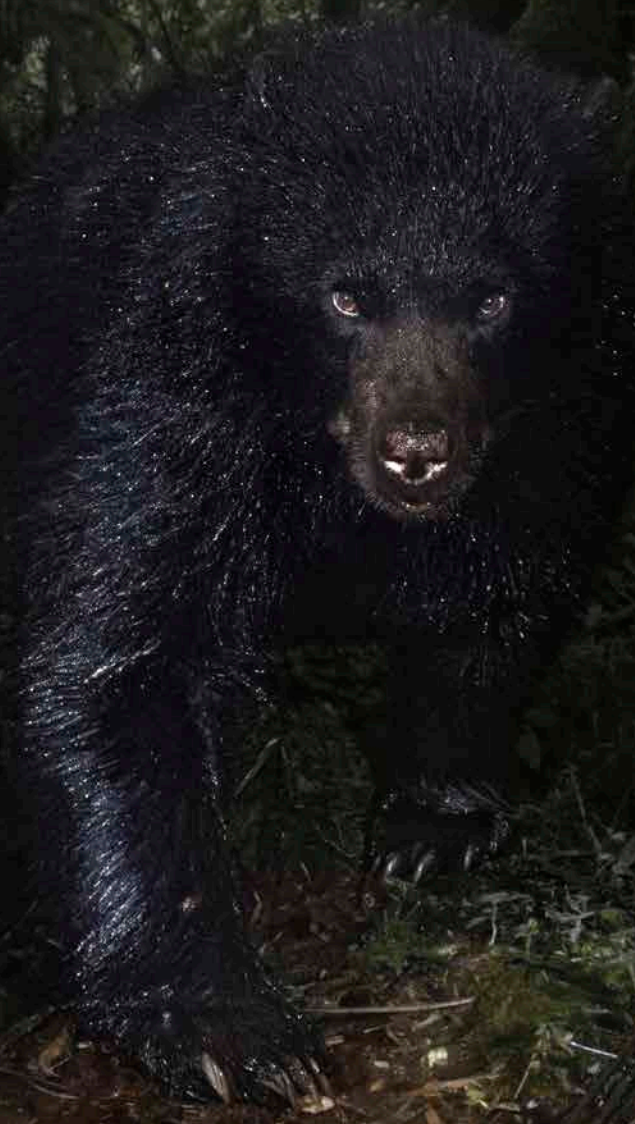
”



CÉLÉBRER
L'ENGAGEMENT
ENVIRONNEMENTAL

Le Prix de Photographie Environnementale a été lancé
il y a cinq ans par la Fondation Prince Albert II de Monaco
avec pour ambition de récompenser des photographes
au service de la sensibilisation à la protection de l'environnement.

Au fil de ses différentes éditions, ce sont plus de
deux cents images qui ont pu rayonner à travers le monde
et porter leurs messages de conservation.



“L’heure est à la prise de conscience et à l’action continues, car la sauvegarde de la planète n’est pas l’affaire d’un jour.”

Ami Vitale,
présidente du jury 2025

Des tigres, des ours, des lamantins et d'autres créatures du monde vivant se sont côtoyés du 3 juin au 31 juillet sur la promenade du Larvotto au-dessus des plages à Monaco. Le public, bien qu'habitué à cette exposition annuelle du Prix de Photographie Environnementale de la Fondation Prince Albert II de Monaco, ne cesse de se laisser captiver par les images qui lui sont proposées et les émotions qu'elles suscitent en lui, tour à tour – ou parfois d'un même élan : émerveillement, étonnement, indignation.

Comme le rappelle Ami Vitale, photographe National Geographic et documentariste américaine, présidente du jury 2025, la photographie environnementale revêt un véritable pouvoir pour transformer les consciences : « La photographie est un instrument fondamental pour mettre en exergue le lien intime entre bien-être individuel et santé environnementale. Source d'échange et de réflexion autour des moyens de préserver et d'apprécier la valeur des milieux naturels irremplaçables de notre planète, les images triomphent de l'apathie, dépeignent la réalité, éveillent l'empathie et motivent à l'action. Par ce moyen d'expression visuel, nous rétablissons le lien entre l'être humain et la nature, en soulignant les dangers, mais aussi la promesse et l'espoir qui sont partout présents ». Pour elle, il s'agit, à travers des initiatives telles que le Prix de Photographie Environnementale, de « motiver le plus grand nombre à franchir le pas entre l'observation et la défense active de notre planète ».

« L'heure est à la prise de conscience et à l'action continues, exhorte-t-elle, car la sauvegarde de la planète n'est pas l'affaire d'un jour. Nous venons de perdre 73 % de la faune et de la flore mondiales en 50 ans ; une dure réalité qui nous met face à l'urgence de la crise de la biodiversité que nous traversons. L'avenir de la planète est entre nos mains. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser les événements nous dépasser ou de simplement espérer que quelqu'un d'autre s'attaquera au problème. »

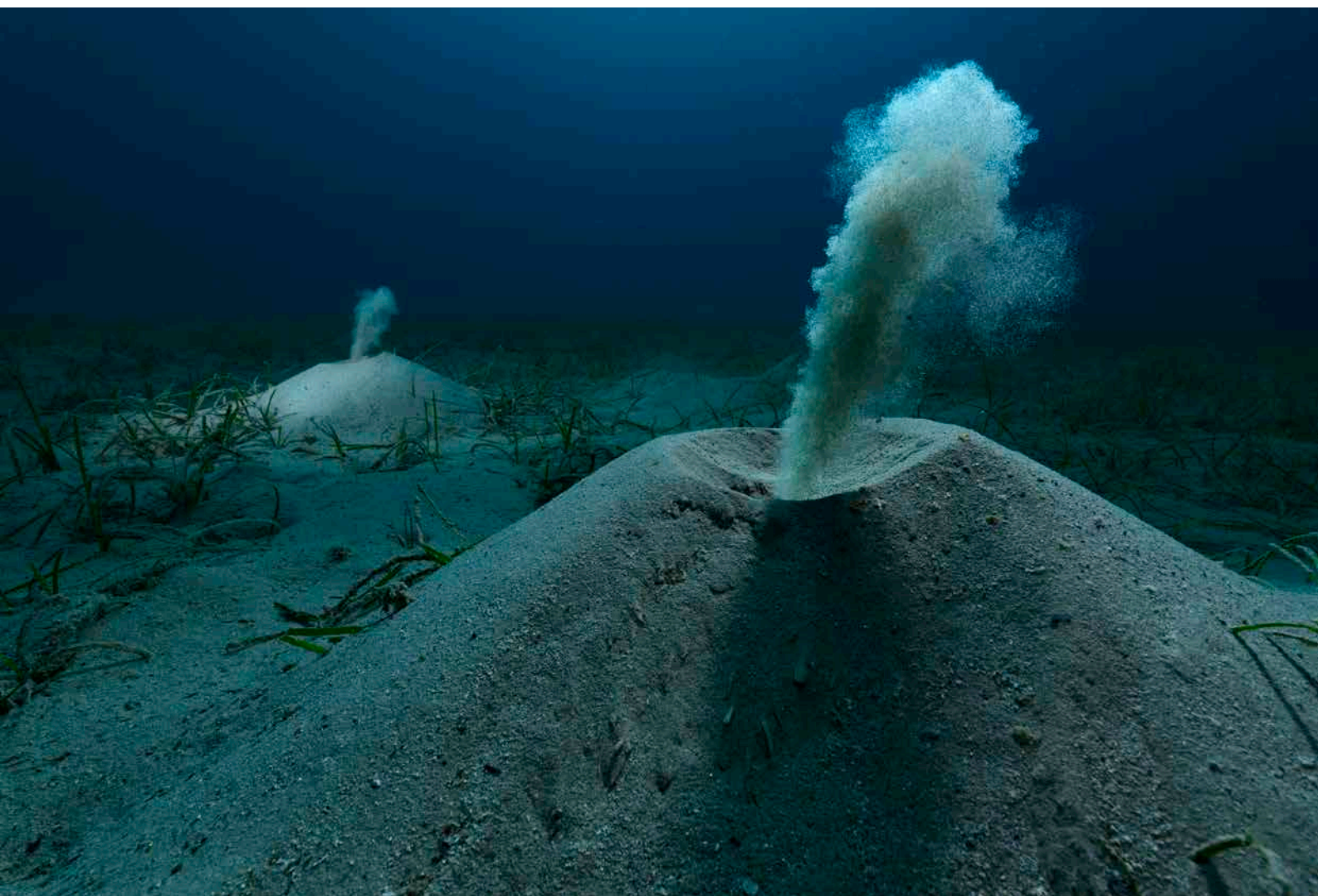
C'est dans cette même dynamique que s'inscrit le photographe espagnol Angel Fitor, élu « Photographe Environnemental 2025 » : « Nous, photographes environnementaux, avons une tâche simple mais colossale : traduire le langage de la nature. Le monde naturel est bien sûr une source inépuisable de beauté et de fascination, mais la mission du récit visuel va plus loin en révélant les fils cachés qui tissent les relations complexes et fragiles liant notre propre existence à celle la planète ». L'image *Unseen Unsung Heroes* grâce à laquelle il a remporté le grand prix du concours décrit précisément ce phénomène en mettant en lumière « l'action silencieuse d'humbles créatures qui, cependant, exercent une influence déterminante sur l'ensemble de l'écosystème marin méditerranéen, dont nous dépendons à notre tour ». Également lauréat de la catégorie « Acteurs du changement, porteurs d'espoir » avec *Training Day* (voir page 85), Angel Fitor s'est dit « fier d'être l'un des ambassadeurs du Prix de Photographie Environnementale qui porte en lui l'engagement historique et durable de la Principauté de Monaco, notamment vis-à-vis de la mer Méditerranée, et qui a inspiré [sa] carrière depuis [sa] plus tendre enfance. »

Évènement phare parmi les actions de sensibilisation de la Fondation Prince Albert II de Monaco et l'un des trois piliers de son initiative Green Shift consacrée à la promotion de récits écologiques inspirants, le Prix de Photographie Environnementale permet de « porter la voix du monde vivant et de parler directement au cœur du public », comme le résume Olivier Wenden, vice-président et CEO. « Les témoignages des photographes nourrissent nos connaissances et tissent de nouveaux imaginaires qui appellent à une mobilisation collective renforcée pour sauver notre planète. »



PLUS D'INFOS

fpa2photoaward.org



| Angel Fitor
Unseen Unsung Heroes
Vers expulsant le sable
de leurs terriers, Espagne, 2023

LAURÉAT DE CATÉGORIE MONDES MARINS
PHOTOGRAPHE ENVIRONNEMENTAL 2025

Ces vers fouisseurs, qui font partie de l'endofaune – une vaste communauté très diversifiée adaptée à la vie souterraine dans les fonds marins –, jouent un rôle essentiel dans le maintien de la circulation de l'oxygène et des nutriments dans la couche sédimentaire supérieure des fonds marins, une activité générant tout un écosystème caché à l'intérieur du substrat. Toutes les prairies sous-marines bordant les littoraux du monde entier, les richesses des estuaires côtiers comme des grands fonds vaseux, ainsi que l'immense biodiversité associée aux fonds meubles de l'océan dépendent de l'existence de ces vers méconnus. L'activité collective qu'ils mènent en silence a donc un impact immense à l'échelle planétaire. Sur place, il était impossible de prévoir l'apparition des vers. Certains paraissaient inactifs, d'autres ne sortaient que quelques minutes par jour, d'autres encore se manifestaient tout au long de la journée, mais selon une fréquence imprévisible. Cette photo est le résultat de deux mois de travail, soit vingt plongées de cinq heures chacune, à huit mètres de profondeur.



| Amy Jones
Breeding Machine
Vieille tigresse d'Indochine dans
une ferme à tigres, Thaïlande, 2023

LAURÉAT DE CATÉGORIE HUMANITÉ VERSUS NATURE

Pendant plus de vingt ans, cette vieille tigresse d'Indochine (*Panthera tigris corbetti*) est restée enfermée dans cette cage d'une ferme à tigres du nord de la Thaïlande et a été utilisée comme machine à reproduire, donnant naissance à des petits destinés à différentes industries, allant de l'exploitation touristique des tigres au commerce illégal de peaux, de dents, d'os, de griffes et de viande. La tigresse, baptisée par la suite Salamas, a été libérée de cette ferme avec quatorze autres grands félins par l'ONG Wildlife Friends Foundation Thailand (WFFT). Malgré sa fragilité et sa maigreur, Salamas a survécu au trajet de douze heures jusqu'au sanctuaire forestier pour tigres de sept hectares de la Fondation, où, pour la première fois depuis deux décennies, elle a pu se promener librement et sentir l'herbe sous ses pattes et la chaleur du soleil. Mais Salamas est morte neuf mois après avoir été secourue. On estime qu'en Thaïlande la demande du secteur touristique pour les expériences avec des tigres et les produits issus de ces animaux a eu pour résultat l'enfermement d'environ 1 700 félins. Il reste moins de 223 tigres à l'état sauvage dans le pays.

**LAURÉAT DE CATÉGORIE ACTEURS DU CHANGEMENT,
PORTEURS D'ESPOIR**

Sur cette photo, une jeune tortue de mer (*Caretta caretta*) s'apprête à manger sa toute première méduse dans le cadre d'un programme de sauvetage mis en place à Valence, en Espagne. Une équipe de vétérinaires et de biologistes de la Fundación Oceanogràfic s'évertue à élever pendant un an les bébés tortues éclos l'été dans des nids creusés sur des plages envahies de touristes afin de donner à une partie au moins d'entre eux une chance de survie. Pendant cette période, les jeunes tortues reçoivent une nourriture artificielle équilibrée visant à favoriser leur développement, mais aussi des méduses d'élevage afin de les habituer à leur vie future une fois qu'elles auront été relâchées dans la nature. Mais malheureusement, quand elles auront retrouvé la mer, il n'y a guère de chance que les jeunes tortues sachent distinguer le plastique à la dérive de la véritable nourriture ; quelle que soit la générosité humaine qu'elles mobilisent, rien ne peut garantir le succès de ces tentatives de sauvetage.

| Angel Fitor
Training Day
Bébé tortue caouanne dans
un centre de soins, Espagne, 2022

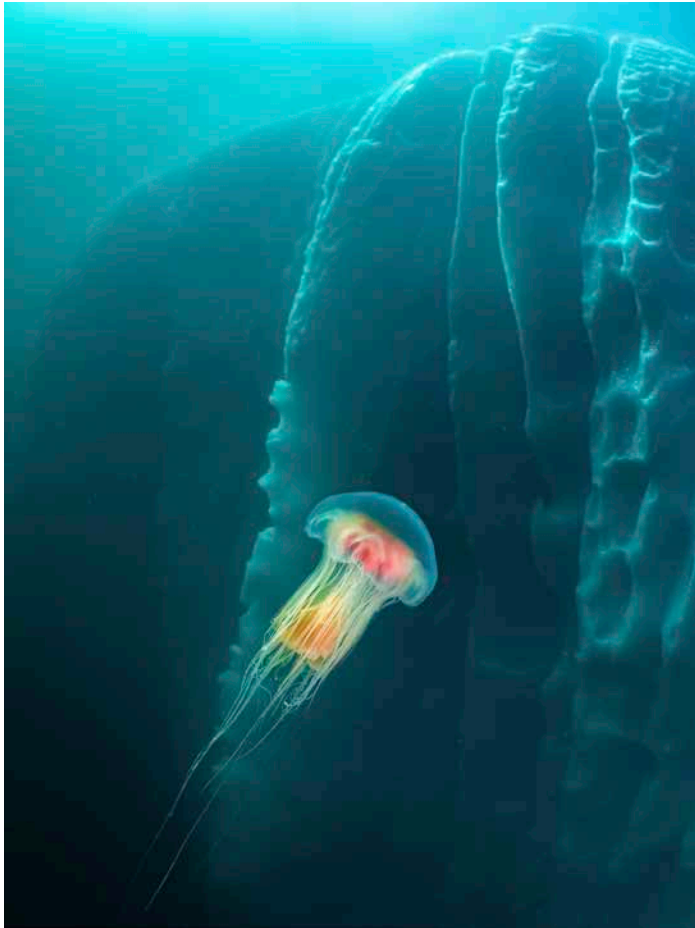


LAURÉAT DE CATÉGORIE AU CŒUR DE LA FORÊT

Pendant la saison des amours, les lucanes cerf-volant mâles (*Lucanus cervus*) sont pris de frénésie et s'affrontent dans de vifs mais inoffensifs combats dans lesquels les plus grands mâles ont souvent l'avantage sur les plus petits grâce à leurs impressionnantes mandibules. Une vie larvaire plus longue et des caractéristiques génétiques particulières peuvent accroître la taille de certains individus, mais tous les coléoptères saproxylophages sont menacés par la mauvaise gestion des forêts, l'abattage des arbres et l'enlèvement du bois mort pour « nettoyer » la forêt. De nombreuses espèces menacées, comme le lucane cerf-volant, figurent sur les listes rouges des organismes de conservation italiens. Les deux mâles photographiés dans une forêt de la région de Florence se sont affrontés sur une branche de chêne dans un duel très bref. Le pic d'activité des lucanes cerf-volant ne durant que quelques jours chaque année, il m'a fallu attendre le bon moment et me consacrer à l'observation une dizaine de jours durant pour parvenir à capturer cet instant.

Iacopo Nerozzi
Clash of Kings
Duel entre deux lucanes
cerf-volant mâles, Italie, 2022





| Galice Hoarau
Jellyfish and Iceberg
Méduse à crinière de lion, Groenland,
2019

LAURÉAT DE CATÉGORIE MERVEILLES POLAIRES

Plonger autour des icebergs est une expérience unique et fascinante. Lors d'une plongée près de Tasilaq, nous avons eu la chance de découvrir un immense iceberg échoué juste au large de la côte, nous offrant une occasion rare d'explorer ses environs en toute sécurité. Le contraste saisissant entre l'eau bleu profond et la glace blanche étincelante crée un arrière-plan envoûtant pour la photographie sous-marine. L'automne dans les fjords du Groenland de l'Est regorge de vie, en particulier d'espèces planctoniques allant des minuscules copépodes aux grandes méduses, comme cette méduse à crinière de lion (*Cyanea capillata*) avec ses longs tentacules urticants flottant élégamment dans l'eau. Les eaux glacées, combinées à la vie marine vibrante, ont créé une atmosphère magique pour la plongée, faisant de cette expérience un souvenir inoubliable.



PRIX DU PUBLIC 2025
MENTION D'HONNEUR CATÉGORIE ACTEURS DU CHANGEMENT,
PORTEURS D'ESPOIR

Fernando Faciole
After the Flames, Hope
Tapir sauvé d'un incendie, Brésil,
2024

Ce tapir (*Tapirus terrestris*) s'appelle Valente, ce qui signifie « courageux » en portugais. Il a été secouru dans le Pantanal avec de graves brûlures aux quatre pattes et aux oreilles, incapable de se mouvoir. Âgé d'environ un an, ce jeune mâle a été sauvé par l'équipe du projet Onçafari qui intervient dans le Refuge écologique du Caïman. Après avoir reçu un traitement intensif pour soigner ses blessures, l'objectif était de le relâcher dans la nature. Valente a survécu à l'un des pires incendies jamais enregistrés dans le biome du Pantanal. En 2024, plus de 2,6 millions d'hectares, soit 17 % du biome, ont brûlé. Selon une étude menée par ArcPlan et soutenue par WWF-Brésil, la région subit une réduction dramatique de ses surfaces en eau, avec une imagerie satellite montrant une diminution de 82 % dans les zones qui restent inondées pendant six mois ou plus depuis 1985.

PRIX DES LYCÉENS 2025

MENTION D'HONNEUR CATÉGORIE AU CŒUR DE LA FORÊT

La population mondiale des tigres a diminué de 95 % durant les cent dernières années, à cause notamment de la déforestation, qui réduit drastiquement leur territoire, et du braconnage. En Indonésie, les sous-espèces des îles de Java et de Bali se sont éteintes et seule survit celle de Sumatra (*Panthera tigris sumatrae*) dont il resterait moins de 400 individus à l'état sauvage, selon le Fonds mondial pour la nature (WWF). En 2009, les tigres de Sumatra ont été classés « en danger critique d'extinction » par l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), et le gouvernement indonésien en a fait une espèce prioritaire à protéger.

| Bambang Wirawan
Forest Guard
Tigre de Sumatra, Indonésie, 2021



*“ J’ai choisi d’opter pour la beauté,
un langage universel neutre. ”*

Depuis les années 1980, Angel Fitor a réalisé des projets pour des clients aussi prestigieux que National Geographic, Smithsonian, GEO, l'UNESCO et Netflix. Son travail a été récompensé lors des concours photo les plus influents de notre époque, notamment World Press Photo, Wildlife Photographer of the Year, American Photography et Sony World Photography. En 2021, il a été nommé European Wildlife Photographer of the Year par la Société allemande des photographes de la nature. La même année, le magazine *Forbes* l'a classé au septième rang des 50 Espagnols les plus récompensés.



RENCONTRE AVEC ANGEL FITOR

Photographe espagnol dont la vocation pour le monde naturel ne s'est jamais démentie, Angel Fitor mêle l'art de l'image et de la composition avec une solide formation universitaire en biologie marine. Convaincu que la photographie incarne un outil puissant pour sensibiliser le public et susciter en lui l'empathie, il consacre sa vie à donner une voix aux écosystèmes aquatiques.

Grand gagnant du Prix de Photographie Environnementale 2025 de la Fondation Prince Albert II de Monaco, lauréat des catégories « Mondes marins » et « Acteurs du changement, porteurs d'espoir », ainsi qu'auteur de deux autres clichés sous-marins retenus dans la sélection, Angel Fitor se confie, avec humilité et sensibilité, sur son travail de documentation du monde vivant.

D'où vous vient votre passion pour les écosystèmes marins et d'eau douce ?

Mon tout premier souvenir remonte à mes trois ans : nous sommes avec mon grand-père dans ma ville natale et il fait flotter un vieux masque de plongée dans une flaque laissée par la mer pour me montrer un petit crabe accroché à un amas d'algues. Le choc ! Je n'avais jamais rien vu sous cet angle. De cette expérience est née une passion qui a décidé très tôt du reste de mon existence ; dès ce moment-là, j'ai construit ma vie autour de la vie aquatique en faisant de la photographie ma carrière.

Mettre en lumière la beauté de la nature est au cœur de votre travail. Pourquoi cette approche ?

Documenter la part d'ombre et de lumière de l'activité humaine sur l'environnement a certes le potentiel de changer certains comportements préjudiciables, mais cela introduit aussi, et c'est inévitable, une portée politique sur laquelle je n'ai pas voulu me concentrer. Quand je m'adresse à une large audience, je pars du principe que la plupart des gens ne sont ni formés ni informés pour comprendre la complexité du monde naturel et ses liens avec l'humanité. Dans ce contexte, même une image bien intentionnée pourra inspirer des actions néfastes. Pour l'artiste indépendant que je suis, protéger ma liberté de création est une priorité. D'où mon choix de mettre le politique de côté, même si je mesure combien, dans ce domaine, c'est parfois difficile. L'espèce humaine a toujours évalué la nature à travers les produits et les services qu'elle peut en retirer. La véritable révolution environnementale interviendra donc seulement quand nous aurons compris que la valeur du monde naturel réside en lui-même, et pas dans les bénéfices que nous en tirons. Afin de poursuivre cette utopie, j'ai choisi d'opter pour la beauté, un langage universel neutre. Après tout, c'est la nature dans sa beauté brute qui m'a conduit ici.

La photographie sous-marine fait rêver car elle révèle un monde caché au plus grand nombre. Comment choisissez-vous vos sujets ?

Less is more. Moins, c'est plus. En général, je privilégie des sujets locaux pour éviter que déplacements et logistique ne compromettent mon approche, mon budget ou mon éthique. Peu importe pour moi que le sujet ou l'endroit soient des lieux communs. J'aime photographier au sens le plus classique. Le savoir-faire passe avant tout : dans mon approche photographique, mettre en valeur, dévoiler, créer, séduire, provoquer sont mes objectifs premiers, indépendamment du sujet.

| Un poulpe tacheté sur le fond marin en quête de proie et un nuage de plancton attiré par les lumières rouges pendant une plongée nocturne.

Dans cet environnement, quelles sont les principales difficultés techniques ?

Travailler sous l'eau pose de sérieuses contraintes qui jouent un rôle déterminant dans le résultat photographique final. La plupart des problèmes techniques peuvent être résolus grâce aux connaissances, à la formation et aux ressources financières; ce qui n'est pas le cas des limites imposées par la physiologie humaine. Par rapport aux autres types de photographie, la contrainte temporelle inhérente à la plongée – même avec des technologies de pointe – est la principale difficulté de la photographie sous-marine. Que ce soit hors ou sous l'eau, je considère le temps comme la matière première d'une photographie naturaliste de qualité.

De quelle photo ou série, sur l'ensemble de votre carrière, êtes-vous le plus fier ?

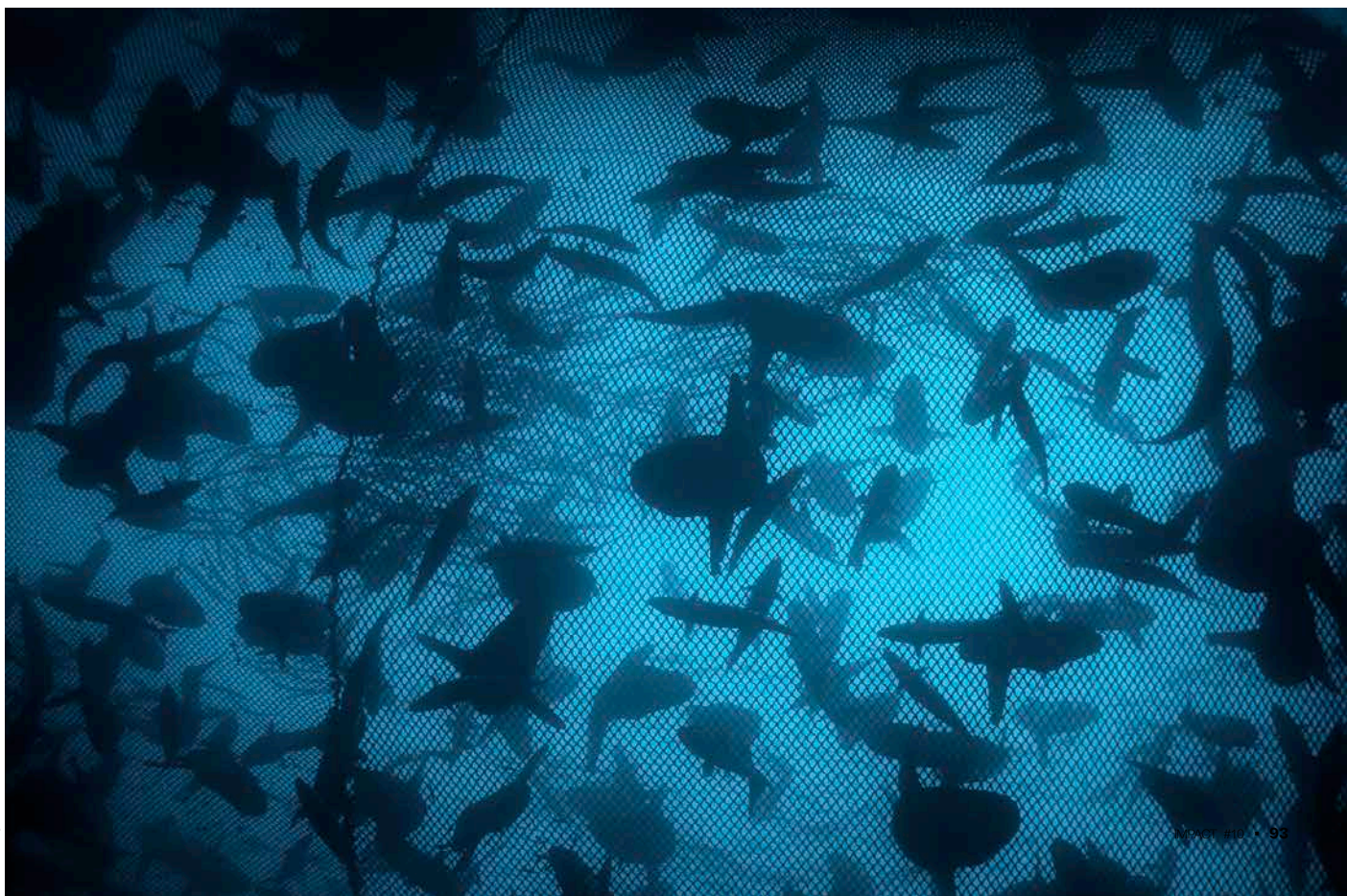
J'explore l'Océan dans son intégralité suivant des approches très variées – en studio pour le plancton, sur embarcation pour la pêche ou, bien-sûr, en plongée pour l'histoire naturelle. Dire quel cliché, parmi ces sous-domaines, est mon favori m'est donc difficile. Cela étant, en ma qualité de naturaliste, j'avoue que le comportement animal occupe une place particulière dans mon cœur. Cette spécialité est souvent décrite comme le summum de la photographie animalière en raison de l'engagement extrême nécessaire. Investir des mois ou des années en préproduction et sur le terrain pour quelques photos d'animaux vivant leur vie peut sembler absurde, mais cela m'oblige à m'immerger dans une sorte de communion intime avec mon sujet. C'est à la fois addictif et hautement spirituel. En plus, si le résultat de tous ces efforts émerveille et sensibilise aux miracles de la vie autour de nous, alors l'absurde commence à faire sens. De fait, la photo lauréate du Prix de Photographie Environnementale 2025 correspond parfaitement à ces critères.

| Pêche à la madrague en Méditerranée. Bien que traditionnelle, cette technique de pêche entraîne de nombreuses morts par prise accidentelle.

Vous parcourez beaucoup la Méditerranée, la mer la plus polluée au monde. Que vous inspire son état ?

Il y a plusieurs mers Méditerranées. C'est ce que j'ai découvert en trente ans et plus de navigation et de plongée. Mes eaux locales, sur la côte espagnole, sont profondément impactées par la surpêche, par le développement urbain et, de plus en plus, par l'industrie touristique. Impossible d'y retrouver le cadre des histoires que contait mon grand-père, cette mer peuplée de phoques et de requins. Au quotidien, dans ces eaux familières, je me fais parfois l'effet d'un chasseur de trésor au milieu d'une décharge. Seuls de rares aires marines protégées

“Au quotidien, je me fais parfois l'effet d'un chasseur de trésor au milieu d'une décharge.”





| Saphir de mer mâle –
petit copépode –
vu au microscope
dans une goutte
d'eau de mer.

dans les eaux septentrionales, certains spots sur la côte africaine et quelques endroits isolés au large témoignent encore de la gloire d'une mer Méditerranée intacte, aujourd'hui quasi disparue. Des lueurs d'espoir brillent ici ou là, mais s'agissant d'un système interconnecté, il faudrait une approche multilatérale ferme pour lui faire recouvrer ses fonctions écologiques.

Selon vous, quel rôle peut jouer la photographie dans l'émergence de nouveaux récits écologiques ?

À l'heure actuelle, c'est une question à double tranchant. Un récit trop axé sur l'environnement risque la politisation. Or, seule une très faible part du public y est sensible ; tous les autres restent à la surface des choses sous l'influence de contenus médiatiques tendance, superficiels, qui véhiculent des stéréotypes sur le monde naturel et en banalisent l'importance. Donner à voir l'histoire naturelle à l'état pur apporte à la fois des connaissances et un sentiment de fascination qui représentent à mon sens les fondements d'une sensibilisation à l'environnement neutre, solide et durable. Je crois fermement que la science est le seul et unique guide pour mener à bien des initiatives de conservation efficaces durablement, la photographie étant un puissant outil à son service. La photographie a déjà prouvé sa capacité à modifier le cours de l'histoire en attirant l'attention sur des enjeux ponctuels, mais ne nous leurrions pas : tous les problèmes environnementaux, in fine, prennent racine dans le modèle de développement global de notre espèce.

Sur quoi portent vos prochains projets ?

Je travaille actuellement sur des projets en Méditerranée, mais aussi dans la région des Grands Lacs africains pour plusieurs médias.

| Un couple d'hippocampes
mouchetés se rapproche
avant de frayer
en Méditerranée.



© Angel Fitor



Faire progresser la santé planétaire

Océan • Climat • Biodiversité

AGIR ENSEMBLE POUR

Préserver les espèces menacées
Protéger les écosystèmes d'eau douce
Soutenir l'économie bleue durable
Promouvoir les jeunes générations



Depuis 2006, la Fondation Prince Albert II de Monaco s'engage à faire progresser la santé de notre planète en mettant en œuvre des solutions concrètes pour préserver les écosystèmes fragilisés et encourager un modèle de société plus équitable et durable. Dans cet esprit, le magazine **IMPACT** propose des récits inspirants et accessibles pour mieux comprendre les défis d'aujourd'hui et repenser demain. www.fpa2.org